

CULTURAL STUDIES' STORIES

La domestication d'une pensée sauvage ?

Armand MATTELART

Erik NEVEU

En puisant dans « l'océan des récits » évoqué par Rushdie (1), il y aurait bien des manières de restituer l'histoire des « Cultural studies » britanniques. Sur le mode de la *Success story* digne des mythologies entrepreneuriales des années quatre-vingt: Comment des artisans de la recherche qui se côtoient à la fin des années cinquante parviennent dix ans après à créer une P.M.E. à l'université de Birmingham, et comment celle-ci devient en un quart de siècle à l'origine d'une multinationale académique. Le patron narratif pourrait aussi être plus amer, plus politique, celui d'une sorte de *Bildungsroman* académique retraçant la dérive d'un groupe d'*angry young men* ayant eu vingt ans et des engagements marxistes dans les années soixante, devenus pour beaucoup un quart de siècle plus tard les champions consacrés d'une discipline domestiquée, personnages à la David Lodge allant de colloque en colloque, dans cet équivalent académique du circuit ATP que sont les happenings universitaires autour des *Cultural studies*. Le « *Wall Street Journal* » n'avait-il pas inventé pour épingle le lectorat de « *Marxism Today* » la notion de Yummies (*Young Upwardly mobile*

marxists) ? Le récit pourrait encore sacrifier au modèle de ces grandes sagas familiales qui restituent les trajectoires de générations; les destinées d'une diaspora de personnages. La plupart des jeunes chercheurs de la première génération, voire de la seconde, ne sont-ils pas aujourd'hui expatriés au quatre coins du monde anglophone: Dick Hebdige à Los Angeles, Ien Ang en Australie, Iain Chambers en Italie, constituant selon le mot de Kuan-Hsing Chen un réseau de *diasporic intellectuals*. Le parti-pris narratif pourrait encore se faire sombre ou dérisoire, pour évoquer dans le contexte d'effacement des pères fondateurs ces épisodes où les héritiers - et, comme a pu le suggérer Antonia Byatt (2) les héritages intellectuels ne sont pas ceux qui garantissent les comportements les plus désintéressés - se disputent le statut de continuateurs authentiques de la grande tradition des *Cultural studies* à coup de gloses, de filiations revendiquées, du rappel d'une présence ancienne à Birmingham promu équivalent fonctionnel du « J'y étais » des combattants d'Austerlitz (ou plutôt de Waterloo).

Le patron narratif retenu ici sera, hélas, plus austère, sous la forme d'un bilan critique. Le contexte y invite et incite simultanément à la prudence. Le travail scientifique accumulé pendant près de quarante ans d'activité, son retentissement dans la communauté académique internationale constituent des données majeures du paysage des sciences sociales. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les noms de Richard Hoggart, Edward P. Thompson, Raymond Williams, Stuart Hall, Dick Hebdige, David Morley, Terry Eagleton, plus récemment Ien Ang. La visée d'un bilan critique est d'ailleurs facilitée par le véritable déferlement de synthèses, readers, regards rétrospectifs que produit actuellement l'édition scientifique anglosaxonne (3). Mais cette abondance des rétrospectives, digne d'un bicentenaire de la Révolution Française, est aussi généra-

(1) RUSHDIE, 1990.

(2) BYATT, 1990.

(3) BRANTLINGER 1990, DURING 1993, CHANEY 1994, DAVIES 1995.

trice de difficultés. Dans un contexte où des départements de *Cultural studies* s'ouvrent chaque semestre dans des universités américaines, canadiennes, australiennes mais aussi latino-américaines ou asiatiques tandis que s'effacent graduellement les pères fondateurs, le jeu des rétrospectives fonctionne largement à la captation d'héritage. La surproduction des bilans vaut aussi souvent pour ses auteurs revendication de légitimité, autorité à dire la vraie histoire d'une aventure intellectuelle et à s'en instituer légataire (4). Tel n'est pas notre propos, et le provincialisme français en ce domaine comporte au moins l'avantage de dissuader de telles revendications. En suivant un fil historique, nous chercherons à reconstituer les articulations et les étapes d'une aventure scientifique novatrice, à en suggérer la fécondité et les conditions sociales de réussite. En observant la situation contemporaine d'éclatement et de banalisation de ce courant nous tenterons d'en mettre en lumière tant les risques de stérilité que les potentialités d'une nouvelle dynamique intellectuelle dont les enjeux sont inséparablement scientifiques et politiques.

Les cultural studies avant les cultural studies

La « grande tradition » de la littérature anglaise

Au cours du dernier tiers du 19^e siècle, une problématique connue sous l'appellation « Culture and Society » émerge, portée par des auteurs aussi divers que Matthew Arnold, John Ruskin ou William Morris (5). Au-delà de leurs clivages politiques – à la différence des deux premiers, Morris s'engage politiquement à gauche et est un des fondateurs de la *Socialist League*, après un long détour par la poésie romantique –, tous trois partagent la même

attitude critique de type culturaliste à la « civilisation moderne ». Le 19^e est stigmatisé comme le « siècle des nuisances », celui où triomphent le « mauvais goût » de la « société de masse » et la « pauvreté de sa culture ». Travail mécanisé, urbanisme inorganique, uniformisation de l'habillement, prolifération des panneaux publicitaires, omniprésence des produits frelatés ont défigurés la vie quotidienne et écrasés le « désir de produire de belles choses ». Axée sur les notions de profit et de production, la mentalité utilitariste de la nouvelle classe moyenne au pouvoir a réduit l'art au rôle d'ornement non rentable. Par rapport aux pays du continent, la société victorienne constitue alors une avant-garde dans l'apparition des formes culturelles dépendantes du système industriel. Cette précocité est sans doute pour beaucoup dans la longueur d'avance que certains de ses intellectuels prennent dans la contestation des « conséquences culturelles de l'avènement de la civilisation moderne ». Raymond Williams a bien illustré cette précocité en retraçant la genèse du système publicitaire britannique comme « système organisé d'information et de persuasion commerciales », pierre de touche du système des médias. C'est par exemple dans l'Angleterre de la seconde moitié du 19^e que se déroulent les premières escarmouches juridiques autour de la régulation de ce type d'activité. De là surgiront les premières critiques en actes de cette modalité de la culture industrialisée inhérente à un « capitalisme à grande échelle ». Mais aussi les premiers codes déontologiques et les premières organisations corporatives de défense de la profession, tant au niveau national que sur le plan des alliances internationales (6). A chaque génération technique, la Grande Bretagne précédera le reste du continent. (Ainsi par exemple, en 1962 82 % des foyers seront équipés de téléviseurs, contre 27 % en France, 29 % en Italie, 41 % en R.F.A.).

4) Ien ANG, 1996, p. 3, situe ainsi au milieu des années soixante-dix l'apparition des *Cultural studies*, ce qui raye tout simplement de la carte la génération des fondateurs.

(5) On trouvera un éclairage intéressant sur les rapports entre critique littéraire et démarche sociologique dans ce moment du monde universitaire britannique in Lepennies (1991).

(6) WILLIAMS, 1991.

Figure centrale de la tradition « Culture and Society », Matthew Arnold, auteur de *Culture and Anarchy* (7), préconise l'enseignement de la littérature anglaise dans les écoles d'État comme moyen de sortir de la crise idéologique dans laquelle est plongée la société depuis que la religion a cessé de tenir lieu de ciment social. La fonction émancipatrice censée remplir les grandes œuvres littéraires révèle cependant vite son ambiguïté sociale. Tout en « hellénisant » la classe moyenne béotienne, nouvelle classe dominante, cette entreprise de transmission des valeurs morales par le livre se voit assigner la mission civique de pacifier et d'intégrer la classe ouvrière. Comme le note ironiquement Terry Eagleton, théoricien des études littéraires et culturelles : « Si les masses ne prennent pas sur la tête quelques romans, elles risquent de nous lancer quelques pavés. » (8). Fait significatif, c'est d'abord dans les écoles techniques, dans les collèges professionnels et dans les cours d'éducation permanente, que l'enseignement de cette littérature humanisante commencera à s'institutionnaliser.

L'introduction des « études anglaises » dans le cursus des universités d'Oxford et de Cambridge ne s'opère réellement que dans l'entre-deux-guerres et est l'œuvre d'enseignants issus de la petite bourgeoisie qui pour la première fois accèdent à ces haut-lieux de l'aristocratie. Le maître d'œuvre en est Frank Raymond Leavis (1895-1978), fils d'un marchand d'instruments de musique. Fondée en 1932, la revue *Scrutiny*, organe d'expression du mouvement leavisien, devient le centre d'une croisade morale et culturelle contre l'« abrutissement » pratiqués par les médias et la publicité. Toutes les occasions sont bonnes pour réaffirmer le pouvoir libérateur de l'apprentissage de la « Grande Tradition » de la fiction anglaise, sous la gouverne de l'élite cultivée. Le jugement que porte Eagleton sur le bilan de cette publication leavisienne et sa foi

illimitée dans la capacité des nouveaux éducateurs à enrayer la « dégénérescence de la culture » est sévère : « La revue épouse cette 'solution idéaliste' car elle répugne à envisager une solution politique. Utiliser vos leçons de littérature anglaise pour avertir les élèves de la force de manipulation de la publicité ou de la pauvreté linguistique de la presse populaire est certainement une tâche importante, bien plus importante que de les forcer à mémoriser « La charge de la brigade légère ». *Scrutiny* crée effectivement ces « études culturelles » en Angleterre, et c'est là l'une de ses réalisations les plus durables. Mais il est aussi possible d'expliquer aux enfants que la publicité et la presse populaire n'existent sous leurs formes présentes que pour des raisons de profit. La culture de 'masse' n'est pas le produit inévitable de la société 'industrielle', elle est le fruit d'une forme particulière d'industrialisme qui organise la production pour le profit plus que pour l'usage, qui s'intéresse à ce qui se vendra plutôt qu'à ce qui possède une valeur authentique. » (9)

Il n'y a rien d'étonnant aux positions adoptées par les Leavisiens face à l'environnement industriel de la culture. Elles reflètent un esprit du temps. En France, sensiblement à la même époque, Paul Valéry dénonce la publicité comme « un des plus grands maux de ce temps (qui) insulte nos regards, falsifie tous les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique. » Tandis que Georges Duhamel parle d'« une entreprise de contrainte et d'abrutissement, un parasite, un facteur de frustration permanente. » En Italie, le prix Nobel Luigi Pirandello n'a pas de mots assez durs pour fustiger l'« américanisme » et ses produits cinématographiques qui consacrent le culte de l'argent. Pendant longtemps encore, de tels anathèmes structureront le discours imprécateur de nombre de représentants des classes intellectuelles européennes à l'égard de l'effet d'aliénation produit par

(7) ARNOLD, 1869.

(8) EAGLETON, 1994, 24.

(9) *Ibid.*, p. 34.

les moyens de communication de masse. Umberto Eco en fera même dans les années 1960 un des traits constitutifs de la position « apocalyptique ». Là n'est donc pas l'originalité du mouvement leavisien. Ce qui lui est propre, c'est la thérapie qu'il propose d'appliquer systématiquement afin de renouer avec la « société organique » d'avant les temps de l'industrialisation. En militant pour la lecture méthodique de la « Grande Tradition » de la fiction anglaise, les Leavisiens promeuvent de fait une idée nostalgique de l'« anglitude », proche du chauvinisme. Et cette caractéristique ne tarde pas à se révéler à travers le choix sélectif des auteurs censés incarner cette « Grande Tradition ». On choisit par exemple D. H. Lawrence pour sa critique à l'inhumanité du capitalisme anglais mais on oblitère ses options d'extrême droite en matière de pensée sur l'organisation de la démocratie. La publication de *Scrutiny* s'est arrêtée en 1953, soit un quart de siècle avant la disparition de Leavis. L'humanisme libéral de ces défenseurs de la grande littérature comme porteuse de la « santé morale » a, dans la réalité, évolué vers le refus obsessionnel de la société technique, condamnée comme « crétine et crétinisante », et a rejoint les positions de la réaction politique : « une grande hostilité envers l'éducation populaire, une opposition implacable à la radio transistor et une profonde méfiance pour l'ouverture de l'enseignement supérieur à des étudiants abrutis par la télévision » (10).

La construction d'un réseau intellectuel.

Les *cultural studies* à proprement parler connaîtront leur véritable institutionnalisation à travers la création en 1964 du centre de recherches de Birmingham (CCCS) qui se donnera pour objet « les formes, les pratiques et les institutions culturelles et leurs rapports avec la société et le changement social ». Mais l'étape de cristallisation que constitue cette mise en place serait inintel-

ligible sans prendre en compte un travail de maturation qui s'amorce près de dix ans auparavant et peut être symbolisé par les figures des trois pères fondateurs, qui, à l'instar des mousquetaires de Dumas, sont en réalité quatre.

Si les premiers représentants des *cultural studies* ont en commun avec les antécédents leavisien le fait qu'ils viennent pour beaucoup du milieu des enseignants de littérature anglaise, ils s'en séparent radicalement par les liens qu'ils tissent avec la culture des classes populaires, dont beaucoup sont d'ailleurs issus. En 1957, Richard **Hoggart** a fait paraître un livre que les membres du centre de Birmingham reconnaîtront comme fondateur de leur champ d'études : *The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments*. L'auteur étudie l'influence de la culture diffusée dans la classe ouvrière par les moyens modernes de communication. Après avoir décrit avec beaucoup de finesse ethnographique le paysage quotidien de la vie populaire, ce professeur de littérature anglaise analyse comment les publications destinées à ce public s'intègrent à ce contexte. L'idée centrale qu'il développe, c'est que l'on a tendance à surestimer l'influence de ces produits de l'industrie culturelle sur les classes populaires. « Il ne faut jamais oublier, écrit-il au terme de sa recherche, que ces influences culturelles n'ont qu'une action fort lente sur la transformation des attitudes et qu'elles sont souvent neutralisées par des forces plus anciennes. Les gens du peuple ne mènent pas une vie aussi pauvre qu'une lecture, même approfondie, de leur littérature, le donnerait à penser. Il n'est pas aisé de démontrer rigoureusement une telle affirmation, mais un contact continu avec la vie des classes populaires suffit à en faire prendre conscience. Même si les formes modernes du loisir encouragent parmi les gens du peuple des attitudes que l'on est en droit de juger néfastes, il est certain que des pans entiers de la vie quotidienne restent à

(10) *Ibid.*, pp. 42-43.

l'abri de ces changements » (11). Au passage, on ne peut que noter le malaise du traducteur français de l'ouvrage qui, dans le texte, traduit « *Working-Class* » par « classes populaires » et transforme le titre original en « La Culture du pauvre », un flou qui renvoie aux imprécisions du statut théorique de la notion du « populaire » et de « culture populaire ». Une question qu'a bien analysé son introducteur en France, Jean-Claude Passeron (12).

Les usages sociaux des médias n'obéissent pas forcément à la logique d'un pouvoir dévastateur, inscrit dans les traits structurels des messages. Ce constat fait par Hoggart rompait avec le discours critique dominant sur la culture de masse de l'époque marqué par ce que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dénommeront le « fonctionnalisme du pire » dans un article intitulé « Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues » publié en 1963 dans *Les Temps modernes*. En France, si l'on excepte les réflexions sur la réception active de la production culturelle menées marginalement par le sociologue de la littérature Lucien Goldmann et le sociologue du livre Robert Escarpit, il faudra attendre la fin des années 70 et les recherches sur les « Arts de faire » de Michel de Certeau pour voir se légitimer cette problématique des usages braconniers des consommateurs.

Mais la focalisation précoce sur les récepteurs dans les analyses de Hoggart n'empêche pas que ses hypothèses restent profondément marquées par la défiance à l'égard de l'industrialisation de la culture. L'idée même de résistance des classes populaires qui sous-tend l'approche des pratiques culturelles de celles-ci est ancrée dans cette croyance. Les jugements de valeur dont Hoggart prévient son lecteur naviguent dans un champ sémantique campé par l'emploi de termes antinomiques tels ceux de « sain », « décent », « sérieux » et « positif » d'une part, « creux », « débilisant », « trivial », et « négatif » d'autre part.

Cette idée de résistance à l'ordre culturel industriel est consubstantielle à la multiplicité des objets de recherches qui vont caractériser les domaines de recherche des *Cultural studies* pendant plus de deux décennies. Elle renvoie évidemment à la conviction qu'il est impossible d'abstraire la « culture » des rapports de pouvoir et des stratégies de « changement social ». C'est cet axiome partagé qui explique d'ailleurs l'influence majeure exercée sur le mouvement par les travaux d'inspiration marxienne de deux autres *Founding fathers* britanniques en rupture de bans avec les théories mécanistes et tous deux liés de très près au travail pédagogique avec les milieux populaires : Raymond Williams et Edward P. Thompson. Ces deux auteurs possèdent en commun la même expérience de l'éducation des adultes et sont en contact étroit avec la *New Left* dont l'émergence dans les années 60 signifie une renaissance des analyses marxiennes. Thompson, membre du parti communiste jusqu'en 1956, est un des fondateurs de la *New Left Review*, une des rares revues de la gauche en Europe à aborder dès ces années-là la question politique des médias (comme en porte témoignage par exemple la publication en 1970 du fameux texte de Hans Magnus Enzensberger sur l'« industrie de la conscience » qui ne connaîtra d'ailleurs en France aucune traduction et que les lecteurs de ce pays connaîtront à travers la critique qu'en fera Baudrillard). Williams et Thompson partagent surtout le même désir de dépasser les analyses qui ont fait de la culture une variable assujettie à l'économie et, tout en légitimant le stalinisme, ont stérilisé la pensée sur les formes culturelles. Comme l'affirmait Thompson en 1976 dans un entretien à propos de son livre sur la construction de la classe ouvrière anglaise : « Ma préoccupation principale tout au long de mon œuvre a été d'aborder ce que je considère être chez Marx un vrai silence. Un silence dans le domaine de que les anthropologues appellent « le système

(11) HOGGART, 1970, 378.

(12) GRIGNON et PASSERON, 1989.

de valeurs » ... Un silence par rapport aux médiations de type culturel et moral. » (13). Tant chez Williams que chez Thompson, se retrouve la vision d'une histoire construite à partir des luttes sociales et de l'interaction entre culture et économie où la notion de résistance à un ordre marqué par le « capitalisme comme système » apparaît centrale. Cette attitude de rupture par rapport à la vulgate colportée par la métaphore générique « base/ superstructure » motive la redécouverte des formes spécifiques qu'ont pris le mouvement social et la pensée socialiste en Grande-Bretagne. De là la relecture que fait Thompson des écrits de William Morris, artiste et utopiste, en qui il voit un des « premiers marxistes importants de langue anglaise » et, surtout, un des premiers critiques d'un matérialisme borné qui a conduit « à l'appauvrissement de la sensibilité, la primauté de catégories qui nient l'existence effective (dans l'histoire et au présent) d'une conscience morale, l'exclusion de toute une zone de passion imaginaire. » (14).

Le trio des pères fondateurs se complète d'un quatrième homme: Stuart **Hall**. Si celui-ci n'est que de huit ans plus jeune que Thompson, il appartient cependant à une autre génération, qui n'a pas participé directement à la seconde guerre mondiale. Cheville ouvrière des revues de la nouvelle gauche intellectuelle, Hall marque aussi cette distance générationnelle par le fait que sa production scientifique n'arrive à maturité qu'au seuil des années soixante dix. Il n'en est pas moins un personnage clé de la réussite des *cultural studies* en ce qu'il contribuera de façon décisive à faire « tenir » le centre de Birmingham par ses talents d'entrepreneur scientifique, sa curiosité intellectuelle insatiable qui en fera un des grands importateurs de modèles conceptuels. A bien des égards Hall incarne la situation liminale, le statut d'interface des *Cultural studies* : Jamaïcain établi en Angleterre, savant et poli-

tique, marxiste ouvert à un vaste éventail d'apports théoriques, universitaire de formation littéraire s'ouvrant aux sciences sociales. L'article le plus fameux de Hall, sur l'« encodage » et le « décodage » des programmes télévisuels, traduit bien tant sa double inspiration dans les apports de la sémiologie et des théories marxistes de l'idéologie, que la force des propositions programmatiques qu'il formule, en insistant en particulier, sur la pluralité, socialement déterminée, des modes de réception des programmes.

Ramener les *Cultural studies* à l'œuvre prométhéenne d'un quatuor d'exception serait sacrifier, pour le monde des idées, à ces mythologies qui expliquent les innovations techniques par l'action d'inventeurs géniaux. Au delà de leur contribution théorique, les *Founding Fathers* sont aussi à percevoir comme les constructeurs de réseaux qui rendent possible la consolidation de nouvelles problématiques, comme les incarnations de dynamiques sociales qui affectent de vastes fractions des générations nées entre la fin des années trente et le milieu des années cinquante.

Le contexte politique des années cinquante vaut d'abord d'être rappelé. 1956 est à la fois l'année de Budapest et celle de Suez, celle d'une désillusion majeure sur le modèle communiste – Thompson quitte alors le P.C. – et d'une agression qui relance la mobilisation anti-impérialiste chez les intellectuels anglais. Comme le rappelle Ioan Davies (15) le vocabulaire politique britannique forge alors la notion de « *Butskellism* », contraction des noms de Butler le Torry de gauche et de Gaitskell le socialiste centriste. La perte d'attraction du travaillisme et du communisme, le potentiel mobilisateur des luttes anticoloniales, la défiance devant les promesses d'un consensus social miraculeusement advenu grâce à l'abondance vont susciter un ensemble de mouvements de réaction dans les milieux intellectuels, dans un contexte de mobilité sociale

(13) MERRILL, 1976.

(14) *Ibid.*

(15) DAVIES, 1995.

ascendante où des jeunes des classes moyennes ou populaires trouvent dans le système scolaire un tremplin jusque là peu accessible. L'émergence de la nouvelle gauche en politique, celle des *angry young men* en littérature en témoignent. L'un des ressorts de l'impact des *Cultural studies* est homologue à ces mécanismes. L'introduction – en forme d'attestation de dignité – des cultures populaires ou des styles de vie et fétiches culturels des nouvelles classes moyennes au rang des objets dignes d'un investissement savant peut aussi se lire dans sa dimension d'accompagnement d'une mobilité sociale – toujours inconfortable – pour de nouvelles générations intellectuelles (16), aussi comme point d'honneur à continuer la lutte politique sur le terrain académique.

Sur ce terrain académique, deux formes de marginalité marquent les figures fondatrices des *Cultural studies*. Il s'agit pour Williams et Hoggart – mais aussi Hall – d'une origine populaire qui en fait des personnages à contre-emploi dans le monde universitaire britannique. Chez Hall et Thompson intervient une dimension cosmopolite, une expérience de la diversité des cultures (présente aussi dans le cursus de Benedict et Perry Anderson), qui pour être moins exceptionnelle au temps de l'Empire britannique, marque cependant un profil spécifique d'intellectuels, suscite une forme de sensibilité productive aux différences culturelles. Ces trajectoires sociales atypiques ou improbables se heurtent à la dimension socialement très fermée du système universitaire britannique et condamnent dès lors les intrus au « choix » d'insertions externes (La formation pour adultes en milieu ouvrier) à ce

système ou situées sur sa périphérie comme en atteste la fréquence des affectations des fondateurs dans des établissements petits ou récents (Warwick), des institutions établies aux marges des universités (à Birmingham), les composantes « extra-territoriales » du monde universitaire (*Extra-mural departments, Open University*) (17). Cette dynamique centrifuge aurait du prévenir toute possibilité de consolidation d'un pôle *Cultural studies*. Une autre propriété atypique des *Founding fathers*, leur engagement majoritaire au delà de la gauche travailliste, va contrecarrer ce risque. Ce que ne peut permettre l'inaccessibilité d'Oxbridge, les revues le permettront. Hall et Charles Taylor animent la « *University and Left review* », créée en 1956. Le couple Thompson joue un rôle clé dans le fonctionnement du « *New Reasoner* », revue créée cette même année et qui exprime alors une sensibilité humaniste de gauche d'anciens ou de dissidents du Parti Communiste britannique. La fusion de ces deux titres donnera naissance en 1960 à la *New Left Review* (18). Cette revue s'articule elle-même sur une quarantaine de *New left clubs* où Hall et Davies jouent un rôle important. Elle contribue à structurer un réseau de connexions entre les militants de la nouvelle gauche, les institutions d'éducation populaire. Au sein même du monde universitaire, les chercheurs mobilisés sur des objets illégitimes, choisis en relation à leurs engagements politiques parviennent également à constituer des réseaux d'échange intellectuels. Tel sera le rôle de la revue « *Past and Present* », de l'« *History workshop* » chez les historiens sociaux (Brantlinger, 1990). Ces derniers

(16) Hall observe à propos de la mouvance *New Left*: « Cela a émergé à cette période précise des années soixante où se développait une évolution majeure dans la formation des classes. Il y avait un tas de gens en transition entre les classes traditionnelles. Il y avait des gens avec des origines populaires, qui se retrouvaient à être scolarisés pour la première fois dans des collèges ou des art-schools, qui commençaient à accéder à des boulots de cadres, à être professeurs et ainsi de suite. La nouvelle gauche était au contact de gens qui faisaient mouvement entre les classes. Un tas de nos clubs se trouvaient dans des villes nouvelles où les gens avaient des parents qui pouvaient avoir été des travailleurs manuels, mais eux-mêmes avaient eu une meilleure éducation, avaient été à l'université, et revenaient comme enseignants » (in MORLEY et KUANG-HSING CHEN, p. 494).

(17) Un équivalent, très amélioré, du Centre National d'Enseignement à Distance français.

(18) Revue au sein de laquelle Perry Anderson et de jeunes intellectuels d'Oxford ne tarderont pas à prendre le pouvoir, selon des modalités perçues comme putschistes par les Thompson, pour orienter à partir de 1963 le titre vers un profil plus universitaire, une fonction de présentation de recherches étrangères novatrices (sur tous ces épisodes voir DAVIES 1993,1995).

valorisent en particulier la dimension de l'oralité, du legs des cultures non-écrites dans le travail d'historien, rejoignant en cela une part des orientations des *Cultural studies* à l'égard des cultures populaires.

En empruntant aux modèles de la sociologie de la traduction (19), nous pouvons constater que les hérétiques et marginaux de la fin des années cinquante ont su à la fois prendre appui sur le terrain politique pour se doter de solides réseaux d'alliés en jouant de leur position charnière entre champ politique et académique, en se dotant d'une revue qui contribue à diffuser un nouveau corpus d'auteurs et d'objets d'études (20). C'est jusqu'à l'occupation des périphéries universitaires qui révélera une certaine rentabilité lorsqu'au fil des années soixante-dix le développement du système se réalisera par ses « banlieues », la préservation des sanctuaires académiques contre la démocratisation se réalisant à coup de création de Polytechnics, par la mise en place en 1970 de l'Open University. Ce double réseau politique et universitaire se traduira encore dans les années soixante-dix à travers l'émergence d'éditeurs scientifiques de gauche (Harvester, Pluto, Merlin, Comedia) ou féministes (Virago)

Les années Birmingham

Même si selon Charlotte Brunson « Il n'y a que l'office du tourisme britannique pour prétendre que Birmingham soit le cœur de l'Angleterre », c'est bien dans cette ville des Midlands que va cristalliser le courant des *Cultural studies*. En 1964 s'y crée le Centre of contemporary cultural studies (CCCS) dont Hoggart sera le premier directeur. En quinze ans le centre va contribuer à produire une masse impressionnante de travaux de valeur, constituer le lieu de formation d'une génération de chercheurs qui animent encore de façon significative les chantiers des sciences

sociales britanniques (S. Frith, D. Hebdige, D. Morley).

Restituer en détail les moments, les débats, les affrontements, les déplacements incessants de méthode et d'objet qui ont jalonné la vie du centre exigeraient à soi seul un livre (21). Deux données, présentes dans la plupart des bilans, peuvent toutefois être soulignées. Birmingham fut d'abord un extraordinaire foyer d'animation scientifique, fonctionnant comme la plaque tournante d'un travail multiforme d'importation et d'adaptation de théories. L'observation vaut pour les auteurs marxistes continentaux, les divers avatars de la sémiologie et du structuralisme, certains aspects de l'école de Francfort. Elle s'applique aussi à l'introduction en Grande-Bretagne d'une partie de l'héritage de l'école de Chicago autour de la déviance et des sous-cultures. En second lieu le CCCS a contribué à défricher un ensemble de territoires de recherches autour des cultures populaires, des médias, puis des questions liées aux identités sexuelles et ethniques. La combinaison de la diversité des références théoriques et de la fluidité des centres d'intérêt conduit d'ailleurs à un troisième constat: celui du caractère extrêmement hétérogène des travaux et démarches fédérés sous le label du centre grâce aux capacités d'entrepreneurs scientifiques de ses directeurs successifs (Stuart Hall remplace Hoggart en 1968). Prendre en compte cette donnée et se garder de la représentation mythique d'un centre corseté d'une orthodoxie marxiste ou sémiologique aide grandement à comprendre l'éclatement ultérieur des trajectoires des divers protagonistes de ce qui mérite le titre d'aventure.

La tâche d'huile du « culturel ».

La mise en place d'une équipe de recherche autour des *Cultural studies* va se révéler une entreprise laborieuse et diffi-

(19) LATOUR, 1989.

(20) Il faudrait aussi évoquer le poids de personnalités du monde culturel (Doris Lessing...) qui gravitent dans les milieux fréquentés par les Founding fathers.

(21) Cf. GROSSBERT et BRUNDEL, 1993.

cile. Le CCCS dispose au départ de moyens très faibles, au point que Richard Hoggart en soit contraint d'aller solliciter le mécénat des éditions Penguin pour doter le centre de quelques moyens et permettre l'intégration de Stuart Hall. L'intrusion d'un groupe au statut académique marginal est regardé avec une certaine défiance par l'establishment universitaire. Les sociologues se méfient de ces nouveaux venus, travaillant aux frontières de leur territoire sans appartenir à leur tribu, les spécialistes d'études littéraires ne sont pas moins défiants. Hoggart rapporte ainsi comment il a dû entreprendre un patient travail pour légitimer son centre et apprivoiser ses collègues, une des tactiques consistant à intégrer dans les jurys d'examen des filières *Cultural studies* les collègues de littérature réputés les plus « vaches » afin d'attester aux yeux de la communauté académique du sérieux de la formation.

Il faut en fait attendre le seuil des années soixante-dix pour voir le centre accéder à une forte visibilité scientifique, dont le support sera la publication régulière, à partir de 1972, des « Working papers », dont une partie sera reprise plus tard sous la forme des livres qui constituent la carte de visite du centre (22).

Le parti-pris initial du centre sera posé par Hoggart dans une conférence inaugurale de 1964. Il s'agit fondamentalement de mobiliser les outils et techniques de la critique littéraire, et la référence à Leavis est explicite, pour les déplacer vers des objets jusque là tenus pour illégitimes par le monde universitaire : univers des cultures et pratiques populaires par opposition aux cultures lettrées, prise en compte de la diversité des biens culturels qui va englober les produits de la culture des médias, bientôt les styles de vie et plus seulement les œuvres littéraires. La métaphore d'un mouvement en tache d'huile rendrait assez bien compte du déploiement des *Cultural*

studies jusqu'au milieu des années soixante-dix.

Un premier processus d'expansion va se développer autour de l'étude des cultures populaires. Les travaux de Hoggart (23) en avaient posé les fondations à travers une forme originale d'auto-ethnographie de toutes les dimensions vécues de la vie quotidienne de la *respectable working-class*. Mais l'une des caractéristiques du travail d'Hoggart, qui lui donne son parfum nostalgique, est de se développer sur un objet qui se dérobe, se délite au moment même où l'auteur en entreprend la description et la théorisation. Dans un texte de 1961, Hoggart est amené à constater, moins de cinq ans après la sortie de *La culture du pauvre*, à quel point ses descriptions peuvent devenir désuètes du fait de l'accroissement de la mobilité spatiale, d'une aisance matérielle relative mais croissante, du rôle pris par la télévision et la voiture dans les formes de la sociabilité ouvrière. La prise en considération de l'ensemble de ces changements sociaux sera à la source d'importants développements des recherches au sein du centre (24). Il s'agit d'abord de l'analyse de la fragmentation des styles de vie et sous-cultures au sein du monde ouvrier qui suscite dès le début des années soixante-dix un ensemble de travaux illustrés par Phil Cohen, Paul Willis, Dick Hebdige, et donnera naissance au plus important succès de librairie du courant (25). Les contributions qui se développent au fil des livraisons des *Working Papers* vont baliser le spectre complet des sous-cultures jeunes des classes populaires mais aussi celles des communautés immigrées ou de la petite bourgeoisie: skins, mods, rockers et bikers, teds, rastas, hippies (26). L'attention ainsi portée aux univers sociaux des jeunes et aux significations du conflit générationnel va contribuer à de nouvelles expansions des terrains d'analyse des *cultural studies*. L'évolution

(22) HALL, HOBSON, LOWE et WILLIS (Eds.) 1980, HALL et JEFFERSON (Eds.) 1993.

(23) HOGGART, 1957 et 1964.

(24) Les textes de Cohen et Hebdige traduits dans ce numéro en sont des illustrations.

(25) HEDBIGE, 1979.

(26) Voir en particulier HALL et JEFFERSON, Eds., 1993.

des sociabilités familiales, la question de la déviance entrent ainsi dans le programme de travail du centre. Mais l'extension continue des objets vaut aussi pour les musiques pop et rock alors à leur apogée (27). C'est encore sur le terrain d'une sociologie de l'éducation que pénètre le courant à travers les travaux de Paul Willis au titre évocateur *Learning to labour : How working class kids get working class jobs* (28).

Si la composante historienne des *Cultural studies* se développe, à travers le travail de Thompson, dans un cadre institutionnel et sur un site distinct de Birmingham (29), sa contribution ne peut être déconnectée des travaux du CCCS. Les liens personnels, les réseaux scientifiques et politiques qui associent les figures de la première génération garantissent à eux-seuls une circulation et une fécondation mutuelle des travaux. Comment ne pas relever par ailleurs l'homologie forte entre les problématiques d'une histoire sociale « par le bas » que construit Thompson et le glissement d'une vision légitimiste de la culture vers une conception plus anthropologique que développent les travaux menés à Birmingham ? « La formation de la classe ouvrière britannique » développe une véritable archéologie de la constitution du monde ouvrier, qui a en commun avec les analyses d'Hoggart de penser les traits du groupe ouvrier à travers une dimension de la quotidienneté, de la banalité, et non au seul prisme des figures militantes ou des *working-class heroes*. A travers l'exploration des réseaux de sociabilité et des vecteurs de cristallisation d'une identité ouvrière, Thompson exhume tout un continent culturel, quelque chose de cet « espace public populaire » méconnu par Habermas, auquel se sont intéressés durant les années soixante dix des chercheurs

« critiques » (30). Il met en œuvre des problématiques qui trouvent leur exact pendant dans les travaux sur les cultures populaires contemporaines : Comment les classes populaires se dotent-elles de systèmes de valeurs et d'univers de sens ? Quelle est l'autonomie de ces systèmes ? Leur contribution à la constitution d'une identité collective ? Comment s'articulent dans les identités collectives des groupes dominés les dimensions de la résistance et d'une acceptation résignée ou meurtrie de la subordination ?

Dominations et Résistances.

Pour emprunter au lexique de Grignon et Passeron, le dénominateur commun des travaux historiques et de ceux relatifs aux cultures contemporaines réside bien dans un parti pris de « culturologie externe ». La description des pratiques et des univers de significations qui y sont associés s'avère souvent fine, compréhensive, relevant d'une ethnographie maîtrisée, comme le montre parmi tant d'autres le texte de Paul Corrigan *Doing Nothing* (31) sur la gestion du désœuvrement par les jeunes de milieu populaire. Mais ce registre, capable de combiner le meilleur de l'ethnographie et de la littérature réaliste, n'est jamais une fin en soi, un pari de description exhaustive ou de simple mise en évidence des cohérences d'un monde vécu. Il vise à développer une interrogation sur les rapports de pouvoir, les mécanismes de résistance, la capacité à produire d'autres représentations de l'ordre social légitime. *Whigs and Hunters* (32) fournit une autre illustration magistrale de cette démarche. Partant d'un objet a priori mineur – le braconnage et les vols de bois (sujet qui avait déjà inspiré un certain Karl Marx) – Thompson redonne vie à tout l'univers de l'Angleterre rurale des débuts du XVIII^e. Il reconstruit la dimension de guerre sociale

(27) FRITH.

(28) WILLIS, 1977.

(29) On peut cependant relever le parallélisme des dates, puisque Thompson obtient en 1964 la création au sein de l'université de Warwick d'un département de recherches en histoire sociale (*labour research*).

(30) NEGT et KLUGE, 1972.

(31) In HALL et JEFFERSON, 1993.

(32) THOMSON, 1975.

et de résistance que contiennent les attaques des bandes de braconniers contre les parcs à gibier de l'aristocratie whig, la signification du libre accès à la forêt au sein du système d'économie morale des communautés villageoises. Il rend par là intelligible le déchaînement répressif que suscitent ces délits aux apparences souvent bénignes, de la part d'une classe dominante qui en saisit intuitivement le sens et les enjeux.

La culture est donc construite comme le site central d'une tension entre des mécanismes de domination et de résistance. On comprend dès lors la place occupée par la notion d'idéologie dans le chantier des *Cultural studies*. Appréhender les contenus idéologiques d'une culture n'est rien d'autre que de saisir, dans un contexte donné, en quoi les systèmes de valeurs, les représentations qu'elles recèlent œuvrent à stimuler des processus de résistance ou d'acceptation du monde social tel qu'il est. C'est à travers les catégories de l'idéologie, puis de l'hégémonie gramscienne, qu'est problématisée la fonction politique des cultures (33) tant dans les travaux sur les cultures d'aujourd'hui que dans leur exploration historique (34).

L'attention portée à la dialectique des résistances et des dominations explique aussi l'importance lentement prise par l'étude des médias dans le champ des *Cultural studies*. Seule une illusion rétrospective, consistant à plaquer sur les années soixante et soixante dix la structure contemporaine du flux éditorial, peut laisser croire que les produits des médias occupent une place centrale dans les textes issus de Birmingham jusqu'au milieu des années soixante-dix. Un relevé des objets les plus fréquentés ferait rencontrer les sous-cultures, la déviance, les sociabilités ouvrières, l'école, la musique, le langage et même les camps scouts. C'est à travers

une problématisation plus explicite des enjeux liés à l'idéologie, aux vecteurs d'un travail hégémonique que l'attention portée jusque là à titre subsidiaire aux médias, et spécialement à l'audiovisuel, vient graduellement occuper une place de premier plan que peuvent illustrer une partie des textes rassemblés dans *Culture, Media, language*. Ian Connell s'y emploie en particulier à montrer comment la construction du débat sur la politique salariale, à travers les routines du journalisme télévisuel, aboutit à une présentation idéologiquement biaisée qui contribue à l'hégémonie idéologique du point de vue patronal (35).

Mais tandis que, dans la seconde moitié des années soixante, la recherche française n'a d'yeux que pour le structuralisme et s'interne dans des analyses de corpus qui oublient émetteur comme récepteur, les chercheurs de Birmingham vont construire une autre approche de l'objet qui tente un triple dépassement. Celui d'un structuralisme borné à d'hermétiques exercices de décodage des textes. Celui des versions mécanistes de l'idéologie dans le marxisme, via Gramsci. Celui de la sociologie fonctionnaliste des médias nord-américaine, en empruntant aux apports de l'école de Chicago pour ouvrir la boîte noire de la réception et prendre en compte l'épaisseur des interactions dans les consommations médiatiques. La réception des émissions commence alors à constituer un thème de réflexion pour certains chercheurs, comme en témoigne le désormais classique *Encoding-decoding* de Hall (36) ou *Texts, readers, subjects* rédigé Morley (37) à la même époque. Hall revendiquera d'ailleurs ultérieurement au crédit de son centre – et contre le Glasgow Media Group ou les contributions de Philip Schlesinger – une position de pionnier dans la rupture avec le modèle stimulus-réponse et son remplacement par une

(33) Il faut souligner, au nombre des médiateurs théoriques qui contribuent à renouveler les problématiques marxistes de l'hégémonie en Grande-Bretagne, le rôle de l'argentin Ernesto Laclau (Laclau & Mouffe, 1985), à l'Université d'Essex, qui contribue aussi à faire connaître les travaux de Michel Pécheux.

(34) THOMPSON, 1995, 83-87.

(35) In HALL, HOBSON, LOWE et WILLIS, 1980.

(36) HALL, 1977.

(37) In HALL, HOBSON, LOWE et WILLIS, 1980.

attention aux effets idéologiques des médias, aux réponses dynamiques des audiences. Mais si le thème de la réception des émissions télévisuelles ou radiophoniques commence à constituer un trait original de certains chercheurs, il ne faudrait pas se hâter de conclure que c'est par ce seul biais que se poursuit l'élargissement du champ d'études du centre. La préoccupation pour le moment de la réception reste ancillaire par rapport à deux problématiques plus larges. L'une embrasse la question du retour au sujet, de la subjectivité et de l'intersubjectivité. L'autre consiste à intégrer à la problématique de la domination de nouvelles formes de rapports de pouvoir. C'est ainsi qu'intervient au cours des années soixante-dix la rencontre avec les études féministes, les problématiques du « genre (gender) » (38), qui avaient déjà largement démontré la fécondité de leur approche dans le domaine des « film studies ». « Le féminisme a radicalement changé le terrain des *Cultural studies*. Il a évidemment mis au programme un ensemble de nouvelles aires d'interrogations concrètes, de nouveaux lieux de recherche en même temps qu'il en a refaçonné d'autres déjà existantes. Mais son impact plus large a été de l'ordre de la théorie et de l'organisation (conduisant) à la mise en place d'une nouvelle pratique intellectuelle » (39). Cantonnée à l'origine dans le *Women's studies Group* (40), la question du genre (*gender*) va graduellement imprégner l'ensemble des recherches. A partir du *gender role* s'amorcent un ensemble de déplacements de problématiques : début d'une marche vers la réhabilitation du sujet, redéfinition des interrogations relatives à l'identité puisque la question d'une culture de classe et de sa transmission entre générations cesse d'être la grille de lecture exclusive des processus de construction identitaire, pour laisser place à de nouvelles variables.

Au genre s'ajoute bientôt la question de la race et de l'ethnicité. Les travaux de Hebdige (1979) sur les sous cultures auront en particulier le mérite de donner aux modèles explicatifs de départ, basés sur les paramètres classe-génération, une dimension nouvelle : celle de la gestion, au sein des classes populaires, des relations entre jeunesse « anglaise » et jeunes issues de l'immigration – jamaïcains en particulier. Comme le montre de façon convaincante Hebdige, les clivages binaires entre sous-cultures se structurent aussi entre des scénarios de crispation raciste sur une identité à la fois ouvrière et britannique, construite dans une vision de la suprématie sur les ex-colonisés, et d'autres constructions symboliques où joue davantage la fascination ou la connivence pour l'univers noir et antillais. La sensibilité des chercheurs du centre aux enjeux sociaux et politiques ne peut que contribuer à la place importante prise par la race et de l'ethnicité dans les *Cultural studies* de la fin des années soixante dix. La multiplication des tensions raciales, l'essor de groupes racistes, les mobilisations que suscitent ces phénomènes (Voir l'engagement des « Clash » dans *Rock against racism*) se retrouvent dans la production du centre. Un fait divers sanglant intervenu à Birmingham, dans lequel sont impliqués des immigrés, les réactions de panique morale sur la délinquance de couleur qui l'accompagnent seront à l'origine de *Policing the Crisis* (41). L'ouvrage renoue avec des thèmes quasi-classiques des *cultural studies* comme la délinquance, sa construction médiatique. Il constitue aussi une forme de travail-limite, valant à ce titre point de repère, puisqu'il mène les *Cultural studies* au seuil du chantier de l'analyse des politiques publiques autour des évolutions de l'Etat-providence, des politiques de renforcement de la loi et de l'ordre. Il constitue l'un des points de

(38) Cf. McGUIGAN, 1992, 105-117.

(39) HALL, 1980, 39, pour la version « féministe » de cette rencontre lire Charlotte Brunsdon, *A thief in the night* in KUAN-HSING CHEN & MORLEY 1996, également BRUNSDON & CAUGHIE (Eds.), 1997.

(40) CCSS, 1978.

(41) HALL, 1978.

départ d'une réflexion suivie sur les rapports entre communautés dans les cités britanniques, sur la construction sociale de l'ethnicité (42). Il désigne aussi une sensibilité croissante au phénomène de la crise, au basculement que signifie le Thatcherisme, à l'entrée dans ce que Hall définira bientôt comme « *New Times* ».

Le travail des *Cultural studies* est difficilement séparable des engagements politiques des pères fondateurs, de l'humeur anti-institutionnelle ou du radicalisme politique de nombre de chercheurs de la jeune génération. La contribution proprement scientifique des années Birmingham ne se fait pas *malgré* les engagements idéologiques de ses promoteurs. Elle n'illustre pas une merveilleuse vertu de la logique universitaire préservant ses membres contre eux-mêmes de leurs engagements lorsqu'ils agissent en savants. Le legs des *Cultural studies*, dans ce qu'il a de plus novateur et de plus durable, s'explique aussi *parce que* deux générations de chercheurs investirent dans un travail savant des formes diverses de passion, de colère, d'engagements contre un ordre social qu'ils tenaient pour injuste et visaient à changer. On se gardera d'en déduire que l'engagement soit la condition nécessaire et suffisante d'une bonne science sociale. Les parti-pris idéologiques qui ont dynamisé les *Cultural studies* expliquent aussi les faiblesses de vastes pans de cette production, parfois devenus franchement illisibles. La magie du CCCS – tout a fait explicable sociologiquement – tient en ce que le centre a su incarner un de ces moments rares de la vie intellectuelle où l'engagement de chercheurs ne se stérilise pas dans l'orthodoxie ou l'aveuglement, mais prend appui sur une sensibilité forte aux enjeux sociaux qui enrayerait l'effort tour d'ivoire du monde académique. Elle est aussi le dividende de la position marginale, du statut d'abcès de fixation du centre sur le corps universitaire britannique. En concentrant sur un site central le gros d'une seconde génération de cher-

cheurs, l'essor du centre aboutissait à susciter une masse critique de travaux. Les logiques de concurrence propres au monde intellectuel induisent alors des effets vertueux qui contraignent les chercheurs à gérer leurs rapports d'associés rivaux par la quête d'armes théoriques, de protocoles d'investigation novateurs, bref par la course aux armements scientifiques, y compris pour régler une partie des désaccords ayant une origine politique dans l'appréciation d'un système social ou des modalités de son changement.

CCCS, Import Company

Les dynamiques parallèles de confrontation à une palette d'objets sans cesse élargie, de concurrence intellectuelle, vont faire du Centre un foyer d'ébullition intellectuelle qui se traduit en particulier par une intense et multiforme actualité d'importation théorique. Les premiers « Working papers » sont à cet égard autant des supports de vulgarisation et de mise à disposition d'auteurs continentaux alors non traduits au Royaume-Uni qu'une revue scientifique livrant des produits totalement achevés. Il serait même possible d'ironiser ou de s'attendrir sur la dimension presque scolaire, la bonne volonté théorique que reflètent certains travaux qui appliquent sur un matériel « made in U.K » des grilles d'analyse fraîchement importées, tel ce travail très barthesien de Hall (43) sur les photographies de presse

Tâtonnants, parfois maladroits, les multiples emprunts intellectuels qui se réalisent à partir du centre sont aussi, et d'abord, le signe d'une curiosité intellectuelle féconde, d'un refus du provincialisme. Ils traduisent en plus d'un cas la vitalité d'une démarche scientifique qui s'emploie à identifier les outils théoriques les mieux adaptés aux terrains auxquels elle se confronte.

La remarque vaut au premier chef dans le domaine de la sociologie. Il ne s'agit pas – nous y reviendrons – de la première discipline d'inspiration de l'équipe de Bir-

(42) HALL, 1982, GILROY, 1987.

(43) HALL, 1977.

mingham. Mais le chantier des sous-cultures, l'attention portée à la déviance et à la délinquance, le souci d'observer d'aussi près que possible la banalité même des interactions sociales au quotidien vont susciter un intérêt précoce et soutenu du groupe pour l'apport de l'interactionisme symbolique, le parti-pris ethnographique de l'école de Chicago. Becker, via *Outsiders* (44), constituera bientôt une forme de référence culte (45). C'est plus largement tout le parti pris d'observation participante, le capital de savoir-faire et de techniques de travail inspirées de l'ethnologie qui inspirent ces emprunts à Chicago et la sociologie interactionniste. *Street corner society* (46) de White sera également sollicitée. Ces incursions vers les démarches sociologiques les plus propres à saisir la trame des expériences vécues s'identifient encore dans l'intérêt – purement théorique – un instant manifesté pour les démarches de type récit de vie (47).

Le dessein de rester attentif aux significations vécues par les agents sociaux, de ne pas les assigner au rôle de rouages passifs dans la mécanique de structures sociales, fortement lisible dans les textes reposant sur une dimension d'enquête, constitue d'ailleurs l'un des enjeux clés des rapports conflictuels et inégaux entre marxisme et sociologie dans les débats du courant. Car si Hall souligne le travail collectif de lecture de Weber au sein du centre, la tonalité dominante demeure celle d'une défiance face à la sociologie. Celle-ci ne manque pas d'arguments scientifiques ou pratiques. Le terne fonctionnalisme qui domine alors la sociologie est à la fois peu productif et idéologiquement typé; l'association britannique de sociologie manifeste à l'égard de la culture une

indifférence inébranlable. Mais un autre volet des importations théoriques de Birmingham suggère plus fondamentalement que pour nombre de membres de l'équipe un marxisme « sociologisé » constitue une boîte à outil théorique supérieure à toutes les sociologies académiques. Une part centrale du travail de sollicitation d'auteurs étrangers va donc se déployer autour de la quête d'auteurs se revendiquant de l'héritage marxiste, mais aidant à en dépasser les interprétations mécanistes et économistes, à identifier ces médiations dont Thompson soulignait l'importance. De là l'importance acquise par les ouvrages d'Antonio Gramsci. Aux théories essentialistes de Lénine et de la classe, au réductionnisme économique, à celui de classe qui ramène toutes les formes de luttes sociales dans le giron du conflit de classe, l'approche gramscienne oppose une réflexion sur le lien que Lénine entretient avec la société civile, une interrogation sur les cultures populaires, sur la notion de « national-populaire », sur la fonction des intellectuels dans la construction de l'hégémonie d'un groupe social. Elle place au cœur de ses problématiques le rôle des idéologies, et de leurs vecteurs de diffusion, comme instruments stratégiques d'une domination-hégémonie, c'est-à-dire de la capacité d'un groupe social à exercer un rôle de direction intellectuelle et morale sur la société, à construire un rapport de pouvoir qui ne s'épuise ni ne se limite dans la force pure ou la conséquence mécanique des relations économiques de production. De façon plus discrète, plus fragmentaire aussi, ces importations de marxisme non dogmatique doivent à l'école de Francfort (surtout Benjamin), à Lukacs, puis à Bakhtine. En dépit de leur

(44) BECHER, 1963.

(45) Pour être plus précis, les références à Becker, pour fonctionner sur le mode de l'adhésion et de la complicité intellectuelle, s'accompagnent de la part d'une partie des jeunes chercheurs de Birmingham d'une sorte d'expression d'un point d'honneur marxiste (ou radical-chic ?) à marquer les insuffisances de la sociologie « bourgeoise ». Dans un article rétrospectivement assez drôle Geoffrey PEARSON et John TWOHIG (In HALL & JEFFERSON, 1993) notent ainsi que Becker manifeste une forme d'impérialisme de l'explication sociologique en insistant sur l'idée d'apprentissage chez le fumeur de marijuana (c'est remplacer les effets physico-chimiques par la sociologie, Becker est d'ailleurs invité à changer de dealer si les pétards lui font si peu d'effet) tandis que le parti pris constructionniste appliqué aux aspects intimes de la vie quotidienne est décodé comme un symptôme de la peur de la petite bourgeoisie devant la pénétration de la logique capitaliste dans la vie domestique....

(46) WHITE, 1943.

(47) Cas Critcher in HALL et JEFFERSON, 1993.

diversité, elles suggèrent une forme d'itinéraire commun qui consiste à sociologiser une démarche de critique littéraire par le truchement du marxisme.

Une autre référence marxiste va occuper au milieu des années soixante dix un rôle stratégique: Il s'agit d'Althusser, d'un Althusser souvent flanqué d'une curieuse escorte où il semble constituer avec Lacan et Levi-Strauss une trinité dont la cohérence paraît plus aléatoire vue de Paris. Les raisons d'une adoption qui devient vite engouement d'une partie du courant sont multiples. Les unes sont parfaitement homologues à celles du succès de Gramsci. Althusser est perçu, via la théorie des appareils idéologiques, comme un marxiste attentif à l'idéologie, aux jeux de discours, à la part de la domination symbolique dans les médiations de jeux de pouvoir. Sa volonté de rechercher une articulation entre marxisme et psychanalyse, marxisme et approches structuralistes, explique également sa force d'attraction (48). On permettra à des intellectuels français ayant vécu les années 70 de soupçonner qu'à Birmingham comme à Paris, un usage social de l'Althusserisme ait pu aussi être lié aux formes de *libido dominandi* propres au monde intellectuel. Se constituer en interprète et gardien d'une pensée difficile, renvoyer aux ténèbres de la pensée pré-scientifique les collègues non membres du club, trouver dans le concept de « pratique théorique » une merveilleuse transfiguration du travail académique ou du théoricisme en militantisme d'avant garde...autant d'usages sociaux de l'Althusserisme dont on ne saurait exclure qu'ils soient introuvables empiriquement. S'il se cristallise plus visiblement autour de la revue d'analyse filmiques *Screen* qu'au sein du centre de Birmingham, l'engouement althusserien est en tout cas assez puissante pour amener Hall à s'interroger sur l'émergence d'un « second paradigme », structuraliste, dans les *Cultural*

studies (*Cultural studies : Two paradigms*) (49), et Thompson à déclencher un véritable tir d'artillerie anti-Althusserien contre *The poverty of theory* (50).

L'attention portée au structuralisme, jointe à la place croissante occupée par les médias et leurs messages parmi les objets de travail des *Cultural studies* explique enfin, l'importance considérable prise par l'importation de ce qu'il est convenu d'appeler la *French Theory*, au point que Thompson puisse en fulminer contre ce qu'il nommera « l'électrification de la ligne Paris-Londres ». Barthes sera le principal et plus précoce bénéficiaire de cet intérêt, bientôt accompagné par nombre des auteurs qui participent alors à l'« aventure sémiologique » autour de la revue *Communications*, voire de *Tel Quel* : Metz, Kristeva. De Certeau figurera, beaucoup plus tardivement au nombre de ces apports français. Ce moment « avant-gardiste » de l'importation ne doit pas faire oublier d'autres introductions plus prévisibles de la part d'une communauté dont le territoire de départ a été la critique littéraire. Sartre et Goldman figurent en particulier au nombre des références initiales du mouvement

Les limites d'une entreprise collective.

Souligner la vitalité intellectuelle et la riche moisson de travaux produite autour ou à partir du centre de Birmingham dans les années soixante-dix, n'interdit pas de repérer aussi les faiblesses qui fragilisent ces contributions. Seule une telle attention critique peut même éviter de présenter sur le mode du dévouement imprévisible ou de la trahison des évolutions ultérieures qui, pour une part d'entre elles du moins, sont aussi des dérives ou des aboutissements inséparables de certains présupposés ou points aveugles des *Cultural studies*.

La modestie du commerce entre les chercheurs de Birmingham et les acquis de la sociologie a déjà été soulignée. Hall

(48) Sur les influences des marxismes sur les *Cultural studies* voir la première partie de MORLEY & KUANG CHEN (1996), spécialement le texte de Colin Sparks « Stuart Hall, cultural studies and marxism ».

(49) In COLLINS et CURRAN (Eds.), 1986.

(50) THOMPSON, 1978.

s'en est expliqué (51) en rappelant les parti-pris idéologiques, le pesant fonctionnalisme de la sociologie *mainstream* des années soixante. Ce lien très lâche aux problématiques sociologiques mérite cependant quelque insistance. L'usage productif de la sociologie interactionniste de la déviance par quelques auteurs (Hebdige, Cohen) ne peut masquer une pauvreté certaine du bagage sociologique de la plupart des membres du CCCS, situation assez logique de la part de chercheurs venant souvent des études littéraires (52). Le fait peut comporter quelques inconvénients pour une entreprise qui n'est tout de même pas sans lien avec ... une sociologie de la culture. David Chaney, qu'on ne saurait tenir pour le censeur attitré des *Cultural studies*, soulignait dans une note de lecture aigre-douce sur « Culture » de Williams (53), les effets fâcheux du parti-pris de dissolution de toute frontière entre marxisme et sociologie. Il ajoutait « Nous nous voyons offrir la structure d'une sociologie qui semble en pratique dépourvue d'un sens bien net des impératifs méthodologiques propres à son champ d'étude ». Si elles ont su, en particulier avec Hoggart, prêter une attention inédite aux cultures dominées, les traiter avec respect et sans complaisance, les analyses de l'équipe de

Birmingham n'ont cependant pas toujours échappé aux périls jumeaux du populisme et du misérabilisme (54). Il conviendrait en particulier de se demander si les dérives « populistes » identifiées à la fin des années quatre vingt (55), n'ont pas quelques antécédents dans une distribution généreuse de la qualité de « résistance » à une ensemble de pratiques et traits culturels populaires qui peuvent aussi s'interpréter comme une acceptation résignée de la domination, un aveu d'impuissance derrière la dérision ou l'insolence (56).

Il faudrait aussi souligner la quasi-inexistence dans les *Cultural studies* d'une problématique qui pense la création culturelle comme un espace de compétition et d'interdépendance entre producteurs, un champ, ce qui revient, malgré les protestations, à survaloriser la vision d'une production culturelle comme réponse explicite aux attentes elles mêmes claires de classes ou de groupes de consommateurs. Cette lacune particulière peut être reliée au fait que l'importation intensive de la *French Theory* n'englobe qu'à doses homéopathiques les apports de Bourdieu (57). Nicholas Garnham et Raymond Williams (58) pourront d'ailleurs écrire en 1980 : « L'influence de Pierre Bourdieu sur la pensée et la recherche anglo-saxonne a été

(51) HALL, 1980, p. 209.8.

(52) Le relatif retrait de la sociologie ressort également de la comparaison que développe TUCHMAN (1995) sur les recherches sur les médias en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

(53) WILLIAMS, 1981.

(54) On peut se reporter aux textes sur les sous-cultures traduits dans ce numéro. Leur richesse n'interdit pas de trouver sous la plume de Cohen quelques traces de misérabilisme sur un démantèlement de l'identité ouvrière qui semble acquis au seuil des années soixante dix. Quant à Hebdige, pour être élégante sa célébration du mode n'est pas sans quelques connivences populistes.

(55) Voir l'article de Brigitte Le Grignou dans ce numéro.

(56) On peut relever, pour en tirer matière à comparaison, le débat qui s'est noué depuis dix ans dans la communauté des africanistes (spécialistes de l'Afrique noire). Après avoir valorisé la « politique par le bas » emprunté à de Certeau pour souligner la force subversive des tactiques populaires de dérision, de résistance passive, de détournement carnavalesque des rites (Cf. Bayard, 1985), les africanistes en sont venus à souligner à quel point les pratiques initialement données pour subversives pouvaient aussi receler une part d'ambiguïté, d'acceptation des rapports de force, être à leur tour « récupérées » par des puissants aptes à retourner les stigmates qui leurs sont associés (DALOZ, 1996)

(57) L'entrée tardive de ce dernier dans les Readers de *Cultural studies* des années quatre-vingt dix ne garantit d'ailleurs nullement un « bon usage ». On en jugera par cette surprenante description des « champs » que Simon During développe dans la présentation générale de son recueil (1995, 10-11). « Pour la *French theory*, les individus vivent dans des environnements constitués d'institutions diverses, ou de ce que nous pourrions appeler, en suivant Bourdieu des «champs» – Famille, Travail, Groupes de pairs, appareils éducatifs, partis politiques et ainsi de suite – Chaque champ prend une forme matérielle particulière, la plupart étant attachés à un espace-temps particulier (Le foyer privé pour la vie de famille et le gros de la réception des médias, les jours de semaine pour le travail) »...

(58) Williams sera invité en décembre 1976 par Bourdieu à venir présenter à Normale Sup *The country and the city* dans le cadre du séminaire que ce dernier organise sur « Sociologie de la culture et des modes de domination » .

jusqu'à cette date extrêmement fragmentaire, cantonnée à la discipline de l'anthropologie et à la sous-discipline de la sociologie de l'éducation. (...) Le manque d'attention (à l'égard de son travail et de celui de ses collègues sur l'histoire et la sociologie de la culture) est non seulement dommageable pour les *Cultural studies*, mais cette absorption partielle et fragmentaire de ce qui représente un corps riche et unifié de théorie lié à un travail empirique qui parcourt des champs qui vont de l'ethnographie de l'Algérie à l'art, la science, la religion, le langage, la science politique et l'éducation en passant par l'épistémologie et la méthodologie des sciences sociales en général, peut conduire au risque de dévoyer sérieusement la lecture de la théorie (59). Ce texte s'intégrait à un numéro de *Media, Culture and Society* consacré à Bourdieu, où une série de traductions permettait aussi de développer une critique explicite des *Cultural studies* dans leur version de l'époque: « La valeur potentielle du travail de Bourdieu en ce moment spécifique que traversent les médias et les études culturelles britanniques réside dans le fait que, dans un mouvement de critique, au sens marxiste classique, il confronte et dépasse dialectiquement des positions partielles et opposées. Il développe une théorie de l'idéologie (ou plutôt du pouvoir symbolique puisqu'il réserve en général le terme d'idéologie à des corps de pensée plus explicites et cohérents) basée sur, à la fois, une recherche historique concrète et sur l'usage des techniques classiques de la sociologie empirique comme l'analyse statistique de données d'enquêtes. Conjointement il développe sa critique du théoricisme, en particulier du structuralisme marxiste et des tendances au formalisme qui y sont associées » (60)

Le rapport au marxisme soulève d'autres questions. Si les travaux de Thompson viennent illustrer de façon éclatante, contre l'orthodoxie contemporaine,

que l'association d'une problématique marxiste, d'une culture de sciences sociales et d'un fort travail d'enquête n'engendre pas que des monstruosité, le flux des *Cultural studies* ne contient pas que de tels trésors. Le lecteur le plus bienveillant y trouvera une foule d'articles qui aujourd'hui lui tombent des mains (à moins que le changement ne tienne simplement à ce qu'il puisse désormais l'avouer ?), relèvent de l'exégèse marxologique la plus soporifique ou du théoricisme pâteux. Pour être un concept important et fécond, la notion d'hégémonie aurait sans doute mérité moins d'empilement de gloses et plus d'efforts pour être opérationnalisée à partir d'enquêtes. C'est ici que réside l'une des faiblesses majeures du courant. La mémoire de ses meilleures contributions, qui sont presque sans exceptions celles qui reposent sur une dimension d'enquête ethnographique ou de traitement d'un corpus précis, ne peut occulter la fréquence des textes peu inventifs, des variations sur un thème de Marx, Gramsci ou Althusser, genre où Hall peut exceller – tout en abusant – mais où il n'a guère d'accompagnateurs de son niveau.

Mais plus fondamentalement encore, le péché originel des *Cultural studies* tient à son fréquent oubli de l'histoire et de l'économie. Pareille objection ne saurait s'adresser à Thompson, ni même à Williams. Mais en dépit de ces références peu de chercheurs de Birmingham emprunteront cette voie de connaissance de la société britannique. Il en sera de même pour le thème de l'économique, qui a défaut d'être présent dans l'horizon du centre, réduit le projet de réconciliation entre les deux termes du vieux découplage culture/économie. De fait, Raymond Williams est un des rares venus des études de la littérature anglaise (il a suivi les cours de Leavis) à se montrer réellement conséquent avec son projet de refondation d'un « matérialisme culturel » comme mode d'approche des dispositifs média-

(59) BOURDIEU, 1980, 209.

(60) *Ibid.*, p. 210.

tiques. Conséquent, il est un des seuls à tirer profit des recherches des études effectuées par les représentants de l'économie politique de la communication, comme le démontrent certaines des références qui émaillent son ouvrage *Television : Technology and Cultural Form* (61). Si bien que l'on peut dire que si les *Cultural studies* se séparent sous certains aspects des études marquées par la vague structuraliste française, sous d'autres, plus spécialement l'obsession pour l'idéologie et surtout l'idéologie comme « texte », elles s'en rapprochent, dans cet « oubli » de l'histoire et de l'économie politique.

L'impensé économique sera à la fin des années soixante-dix un des points cruciaux de la polémique engagée par Nicholas Garnham contre les *Cultural studies* taxées d'idéalisme. A cette date, l'économie politique des médias solidement installée en Grande-Bretagne a déjà tissé de nombreux liens internationaux et les chercheurs qui s'en réclament sont particulièrement actifs aussi bien dans la mobilisation contre les conflits du Sud-Est asiatique (un des travaux les plus significatifs (62) analyse les manifestations autour de la guerre du Vietnam), dans les débats sur le Nouvel ordre mondial de l'information et de la communication, que dans les discussions qui s'initient à l'époque dans les instances de la communauté européenne autour des industries culturelles. La seconde moitié des années 70 voit d'ailleurs se former en France et en Italie, les bases d'une économie politique de la communication autour de la question des industries culturelles (Cesareo, Flichy, Mattelart, Miège, Richeri). Une certaine convergence commence à se faire jour entre le milieu des chercheurs britanniques dans ce domaine et ceux du continent, alors que les *Cultural studies* restent fondamentalement encore confinées aux îles (63). A l'université de Leicester où travaillent des chercheurs comme James Halloran, Peter Golding,

Philip Elliott et Graham Murdock, s'est ajouté le centre de la School of Communication du Polytechnic of Central London, dont fait partie notamment Nicholas Garnham, ancien de BBC-television. C'est ce centre qui prend l'initiative de lancer en janvier 1979 la revue trimestrielle *Media, Culture and Society*. Le second numéro est placé sous le signe de la *Political Economy* et comporte en entrée un long article programmatique signé par Garnham et intitulé *Contribution to a Political Economy of Mass-Communication*.

Cet article débute sur une longue citation de Raymond Williams extraite de *Marxism and Literature* (64). Dans cet extrait, Williams, sans périphrases, prend acte du processus de concentration des industries culturelles, de l'imbrication public-privé en matière de radiodiffusion, et du « contexte de l'impérialisme moderne et du néocolonialisme » dans lequel ces changements sont en train de s'opérer partout dans le monde et plaide pour une révision de fond en comble de la « théorie culturelle », pointant le danger d'inefficacité des forces « radicales et anti-capitalistes » si elles ne procèdent pas à cette refonte critique de leurs schémas de pensée. Garnham, d'entrée de jeu, s'interroge sur le peu d'écho qu'a suscité dans le milieu critique cet appel de Williams lancé deux ans auparavant et relève le défi qu'il identifie de la façon suivante : « éviter le double piège du réductionnisme économique et de l'autonomisation idéaliste du niveau idéologique » ; « considérer le matériel, l'économique et l'idéologique comme trois niveaux, analytiquement distincts, mais imbriqués dans les pratiques sociales concrètes et l'analyse concrète ». Garnham visait directement les tenants du « post-althusserianisme », les *Cultural studies* et les *Film Studies*. Il reprochait à Hall d'avoir précisément une idée platoniste, ontologique, de l'idéologie et d'offrir la description d'un processus

(61) WILLIAMS, 1974.

(62) HALLORAN, ELLIOT et WURDOCK, 1970.

(63) FLICHY, 1980.

(64) WILLIAMS, 1977.

idéologique, mais non une explication de ce que pourquoi et comment il prenait place, si ce n'est en des termes tautologiques. » (65). Au nom de la recherche du « sens », il se contentait de s'interner dans le « texte » et se refusait à aller voir de près le mode historiquement situé de fonctionnement de ce dispositif. En réduisant l'« effet idéologique » des médias à une question de communicateurs ou « encodeurs » préexistants et prédéterminés choisissant parmi un jeu de codes idéologiquement préexistants et prédéterminés, reproducteurs d'une structure de la domination, il ne faisait qu'invoquer en termes génériques le dispositif de communication de masse du « capitalisme de monopole ».

En 1983 dans le numéro bilan de *Journal of Communication* consacré aux divers courants de recherches dans le monde, intitulé « *Ferment in the Field* » et coordonné par George Gerbner, Garnham revenait à la charge contre la dérive de ce qu'il ne craignait pas d'appeler une théorie asociale et ahistorique de l'idéologie. ...tablissant à nouveau une distinction bien nette entre les *Cultural studies* et l'approche proposée par Raymond Williams, il montrait comment aucun des grands défis posés par le développement des médias, et à terme de la « société de l'information », dans la redéfinition de la sphère publique n'était touché par les *Cultural studies*. « Comme Raymond Williams l'a souligné dans *Television: technology and cultural form*, et comme le montrent avec beaucoup de précision les recherches de mes collègues Paddy Scannell et David Cardiff, la télédiffusion est apparue comme une technologie dont personne ne savait que faire, et ses formes institutionnelles – spécialement ses modes de financement, ses publics spécifiques et les modes de relation avec ces publics établis au sein de ces formes institutionnelles – ont du être développées selon des formes qui peuvent être démontées très concrètement, et qui ont divergé entre des pays nettement capitalistes (par exemple les États-Unis et la

Grande-Bretagne). De ce fait on ne saurait parler simplement du modèle capitaliste des médias. Un système de médias prend des traits spécifiques d'un état-nation à l'autre. Il est déterminé, entre autres choses, par la structure et l'état de développement de l'économie, par la forme de l'état, l'état des relations de classe, par la relation avec l'État dominant et/ou les états subordonnés » (66). Le moins que l'on puisse dire est que ce programme n'avait guère été pris en charge par les *Cultural studies* plus de dix ans après sa formulation, donnée qui souligne le peu d'importance accordée aux données économiques, mais aussi une forme spécifique de provincialisme britannique de ces travaux, conjuguant l'internationalisation des outils théoriques avec l'indifférence à tout parti pris comparatiste, le peu d'intérêt pour les enjeux des flux culturels transnationaux.

Un « tournant » ethnographique ?

Les années quatre-vingt sont associées dans l'histoire des *Cultural studies* à l'image du « tournant ethnographique ». L'expression désigne de façon commode un déplacement des problématiques, plus encore des protocoles d'enquête vers une étude des modalités différentielles de réception des médias, en particulier en matière de programmes télévisés.

Tournant ou réécriture de l'histoire ?

Mais pour figurer comme une évidence dans la plupart des comptes-rendus de l'évolution du courant, cette métaphore nous semble demander quelque circonspection. Les *Cultural studies* auraient-elles découvert avec l'entrée dans les années quatre-vingt les vertus du travail ethnographique ? Il suffit de se reporter au corpus antérieur des travaux du courant pour mesurer en quoi une telle revendication relève plus du coup de force que d'une description crédible des évolutions. Les

(65) GARNHAM, 1979, 131.

(66) GARNHAM, 1983, 323.

études d'Hoggart sur les cultures populaires ne comportaient-elles pas dès 1957 un visible parti-pris ethnographique ? Les travaux de Hebdige ou de Willis auraient-ils été étrangers à cette démarche ? S'il a fallu attendre un tournant au seuil des années quatre-vingt comment expliquer que la majorité des textes issus de la seconde moitié des années soixante-dix que rassemble un *reader* du CCCS (67) soient rassemblés dans une partie pertinemment intitulée *ethnography* ? Nous avouons d'autant plus notre réticence à adhérer à cette histoire officielle et imaginaire du courant que l'un des ouvrages (avec *Nationwide*) qui se trouve rétrospectivement promu au rang de point de repère de cette mutation n'est autre que *Watching Dallas* de Ien Ang, dont la première publication aux Pays-Bas date de 1982. Or si cette recherche est d'un grand intérêt à travers les interrogations qu'elle développe sur le plaisir des téléspectateurs de *Dallas*, la notion de « réalisme émotionnel » qu'elle construit...elle repose sur 42 lettres de lecteurs/trices de l'hebdomadaire féminin hollandais *Viva* obtenues par l'auteur à partir d'une petite annonce qui invitait les lecteurs à faire part par écrit de leurs réactions sur le feuilleton à l'auteur. On est assez loin de l'ethnographie décrite par le manuel de Marcel Mauss...

Faut-il alors prétendre qu'il ne s'est rien passé, ni tournant, ni ethnographie ? Certes, non. Les années quatre-vingt sont bien le cadre de mutations importantes, assez importantes pour se passer de narrations enchantées ou intéressées. Au risque d'en donner une description réductrice on peut suggérer qu'un des points-clés de la réorientation des travaux a trait à une redéfinition des modalités d'analyse des médias. Comme on l'a vu, à travers les

questions de la culture et de l'hégémonie, les chercheurs de Birmingham avaient graduellement accordé une place croissante à l'analyse des médias et de leurs programmes. Mais leurs approches comportaient des lacunes évidentes. Si les analyses internes de segments de la programmation, inspirées de méthodes sémiologiques ou linguistiques, étaient souvent riches, l'étude des modalités concrètes de réception en restait à la production de schémas d'analyse essentiellement programmatiques, chez Hall et Morley. Si un « tournant » a bien marqué le début des années quatre-vingt il consiste à accorder un intérêt croissant à la réception des médias, en tentant d'opérationnaliser des modèles comme celui de l'encodage-décodage. Pour ce faire, des chercheurs vont déployer une grande inventivité dans la quête de méthodes d'observation et de compréhension des publics réels, notamment par des techniques ethnographiques (68) Une telle évolution n'est pas mineure; elle ne correspond pas exactement au chœur « Du passé faisons table rase ».

Cette opérationnalisation critique du modèle de Hall va être réalisée par Charlotte Brunson et David Morley (69) à travers l'étude de la réception du magazine d'information *Nationwide* (70). Le dessein de Brunson et Morley est à la fois de s'arracher à la fascination sémiologique qui place dans le texte un programme de perception et de lecture assez puissant pour s'imposer à tous les récepteurs, de tester empiriquement le modèle de Hall. Pour ce faire, ils vont, les premiers, introduire la technique des « Focus groups », observer sur vingt-neuf groupes représentants des milieux extrêmement divers, les réactions à la diffusion d'épisodes de cette émission. *Nationwide* incarne une double

(67) HALL, HOBSON, LOWE, WILLIS, 1980.

(68) On trouvera un utile panorama de ces évolutions dans le livre de S. Moores (1993).

(69) Il faut cependant souligner que tant le parti ethnographique que l'attention aux dimensions du « genre » et de la réception domestique avaient été d'abord valorisés par Dorothy Hobson dans sa thèse *A study of working-class women at home: femininity, domesticity and maternity*. Un extrait relatif à la radio et à la télévision (*Housewives and the mass media*) se trouve dans HALL, HOBSON, LOWE, WILLIS (1980). En France, Michel Souchon avait pour sa part réalisé dès 1969 un travail empirique fin établissant la réception différentielle des émissions de télévision (Théâtre, feuilleton) par les adolescents de l'enseignement général et du technique.

(70) MORLEY, 1980.

percée scientifique. La recherche permet de vérifier empiriquement le bien-fondé du cadre analytique posé par Hall. Elle aboutit aussi à en manifester les insuffisances et les lacunes. Le modèle de Hall mêle des questions de compréhension, de reconnaissance, d'interprétation et de réaction. Centré sur l'importance des status de classe, il ne permettait pas de saisir l'importance du cadre domestique de perception, des relations au sein de la famille. Le travail sur les *focus groups* fait aussi naître des interrogations novatrices sur le rôle des médias dans la production de divers registres identitaires. Dans le sillage de Morley, puis de Ang, le recours à des protocoles d'enquête cherchant à saisir sans cesse plus finement, plus près des pratiques les réactions des téléspectateurs va largement essaimer. En Suède Dahlgren (71) utilise les conversations sur la télévision comme support de ses recherches. James Lull (72) franchit les portes des foyers pour observer *in situ* les téléspectateurs. Le déplacement des problématiques amorcé par Morley s'en trouve accentué, vers la dimension *gendered* des réceptions, le rapport aux instruments techniques de communication. Il comporte aussi l'effet d'intégrer de plus en plus une part conséquente des *Cultural studies*, et leurs travaux les plus visibles, au domaine plus ancien et plus classique des recherches en communication.

Tournant épistémologique, tournant politique .

Mettre au principe des évolutions des *Cultural studies* un déplacement des méthodes d'enquête, qui engendrerait de par sa dynamique propre une série de redéfinitions de problématiques, de rapprochements avec d'autres courants d'études serait aussi valoriser une lecture excessivement académique de leur mouvement, les amputer de leur part politique, oublier aussi que la recherche ne se développe pas dans le pur monde des idées et des méthodes.

Le « tournant ethnographique » est insé-

parable d'autres virages qui marquent la Grande-Bretagne et le monde des années quatre-vingt. Virage politique avec l'installation pour plus d'une décennie de Margaret Thatcher aux commandes du gouvernement; virage conservateur général avec les politiques que celle-ci développe en matière de privatisations, de confrontation directe avec les organisations syndicales (mineurs), virage économique avec les effets croissants de la globalisation des économies sur le chômage, l'évolution du « social ». Stuart Hall, le plus « politique » des chercheurs du courant, manifeste une intuition très précoce de ces changements. Il est symbolique qu'il quitte la direction du centre de Birmingham à la fin des années soixante-dix pour réinvestir presque immédiatement une part importante de ses énergies d'entrepreneur dans *Marxism Today* dont il devient un des rédacteurs les plus importants, certains affirment même : la tête pensante. Une constante revient tout au long de ses écrits et chroniques, plus particulièrement ceux de la seconde moitié des années 80 et jusqu'à la disparition de la revue en 1991 : le nouvel âge (*New times*) du post-fordisme entraîne l'affaiblissement des « solidarités traditionnelles » et donne naissance à un nouveau type d'« individualité », qui « s'écarte des lignes de continuité qui auparavant stabilisaient nos identités sociales ».

« Une frontière que les *New times* ont déplacé », écrit-il dans *Marxism Today* en octobre 1988, « c'est celle entre les dimensions objectives et subjectives du changement. le sujet individuel est devenu plus important, tandis que nos modèles du 'sujet' ont changé. Nous ne pouvons plus désormais concevoir l'individu dans les termes d'un Ego complet et monolithique ou d'un soi autonome. L'expérience du soi est plus fragmentée, marquée par l'incomplétude, composée de multiples soi, de multiples identités liées aux différents mondes sociaux où nous nous situons. Quelque chose de lesté d'une histoire, de

(71) DAHLGREN, 1988.

(72) LULL, 1983.

produit, d'un processus. Ces vicissitudes du sujet ont leur propre histoire qui renvoie aux épisodes clés du passage aux Temps Nouveaux. Elles incluent la révolution culturelle des années soixante, 1968 en particulier avec son vif sens de la politique comme théâtre, le slogan féministe *The personal is political*, la psychanalyse avec sa redécouverte de racines inconscientes de la subjectivité, les révolutions théoriques des années soixante et soixante dix – la sémiologie, le structuralisme et le post-structuralisme – avec leur attention au langage et à la représentation. Cette dimension du retour du subjectif suggère que nous ne pouvons nous satisfaire en matière de langage pour rendre compte des Temps Nouveaux d'un discours qui respecte les vieilles distinctions entre dimensions objective et subjective du changement. Mais un tel renouvellement conceptuel pose problème à la gauche. Sa culture conventionnelle, qui met l'accent sur les 'contradictions objectives', les 'structures impersonnelles', les processus qui œuvrent 'dans le dos des hommes' (sic), nous a rendu incapables de nous confronter de façon cohérente au subjectif en politique » (73). Prétextant la nécessité de s'adapter à ces Temps Nouveaux, *Marxism Today* a même progressivement changé son look en essayant d'intégrer la « nouvelle pluralité des styles de vie », reprenant les schémas des socio-styles de l'industrie publicitaire ! Nombre de critiques ne manqueront pas de voir dans ces remodelages l'expression du recentrage de ses éditeurs et un indice de la « Retreat of the Intellectuals » (74).

Le paradoxe auquel conduit Hall est ici de relever en quoi ces Temps nouveaux et leurs déplacements de problématiques sont aussi des aboutissements, des continuités à l'égard de questions centrales des *Cultural studies*. Celles-ci ne peuvent-elles pas se lire, au moins pour partie, comme la chronique parallèle d'une dislocation (celle de l'identité ouvrière dont Hoggart le premier observe l'érosion) et la quête de nouvelles

cristallisations identitaires, à travers la cartographie des sous-cultures en particulier. Les temps nouveaux du Thatcherisme et de la globalisation ont aussi pour effet d'accélérer cette dislocation des identités sociales liées au monde ouvrier d'hier. Elles sont aussi marquées en Grande-Bretagne par une forme de déconfiture des grands référents politiques que traduit l'impuissance d'un Labour Party qui entre en 1996 dans sa dix-huitième année consécutive d'opposition. Dans ce contexte où des formes jusque-là puissamment structurantes d'identités politiques, sociales, nationales tombent en déshérence, la question des recompositions identitaires devient un enjeu politique de premier plan, et par ricochet le rôle des médias et du fonctionnement de l'espace public. Ce dernier n'est jamais, comme le montre Calhoun dans un texte important (75) un simple site de la Raison où s'échange des arguments et des points de vue, mais un véritable marché des identités où s'offrent à travers le flux des biens culturels des propositions identitaires, des principes de construction des « nous ». On comprend alors que le « tournant ethnographique » puisse aussi se penser comme continuité, comme identification des moyens les plus efficaces pour analyser sur le terrain les énigmes liées aux processus de décomposition/recomposition identitaire, pour comprendre des consommations culturelles, des choix identitaires et idéologiques, des « plaisirs » médiatiques qui ne peuvent manquer d'apparaître comme scandaleux à des intellectuels marqués par le marxisme.

S'appuyant sur ses diagnostics relatifs aux nouvelles conditions de la formation des identités sociales, Hall n'a cessé depuis lors d'affirmer la centralité qu'a acquis la culture dans la gestion des sociétés et de la planète et, par là, dans la façon d'envisager l'action politique. En matière de recherches académiques, Hall expliquait en 1991 le « repositionnement » des *Cultural studies* en insistant sur certains

(73) HALL, 1988, 41.

(74) SAVILLE, 1990.

(75) BOURDIEU et COLEMAN, 1991.

facteurs majeurs qui obligeaient à « franchir les frontières ». Parmi eux :

1) La « globalisation » d'origine économique, ce « processus partiel de décomposition des frontières qui ont façonné aussi bien les cultures nationales que les identités individuelles, spécialement en Europe ».

2) La fracture des « paysages sociaux » (social landscapes) dans les « sociétés industrielles avancées » qui fait que le « moi » (self) est dorénavant partie d'un « processus de construction des identités sociales dans lequel l'individu se définit en se situant par rapport à différentes coordonnées et n'est pas réductible à l'une ou l'autre coordonnée (qu'elle soit la classe, la nation, la race, l'ethnie ou le genre). »

3) La force des migrations qui « dans le silence transforment notre monde ».

4) Le processus d'homogénéisation et de différenciation qui mine, par le haut et par le bas, la force organisatrice des représentations de l'Etat-nation, de la culture nationale, de la politique nationale (76).

On le discerne, ce que l'on a appelé le virage ethnographique dans les *Cultural studies* est aussi le prolongement d'une crise de la gauche et participe d'un diagnostic politique chez ceux qui, comme Hall et Morley, ont été depuis leur entrée dans le champ des *Cultural studies* partie prenante du mouvement social. Si beaucoup connaissent l'engagement de Hall, le travail militant, pourtant considérable, de Morley est plus méconnu. Celui-ci fut l'un des responsables-clés de la maison d'édition Comedia (77) liée aux nombreux mouvements sociaux (féministes, antinucléaires, antiracistes, communautaires et coopératifs.) et à la recherche de moyens de communication alternatifs dans les années 70 et les premières années 80, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'université de Brunel. Le ralliement à un certain empirisme

de base que signifie l'approche ethnographique est indissociable non seulement du retour au subjectif et au problème de la « pluralisation des identités », mais également à une notion de société civile comme lieu de la diversité et de la différence. Une conception qui a provoqué dans la gauche britannique un débat sur le « culte de la société civile », sur les us et abus de ce concept de « société civile » lieu idéalisé de toutes les émancipations (78).

Relèves de générations

Enfin, loin d'être lisibles au seul prisme des débats épistémologiques, ni même à celui d'un contexte politico-social, les temps nouveaux et le virage ethnographique doivent aussi à des processus générationnels. Il s'agit d'abord de l'arrivée de ce que l'on pourrait nommer la troisième génération des chercheurs, venant après celle des pères fondateurs et celle de Birmingham. Il s'agit aussi de l'arrivée à l'âge adulte et adolescent de générations socialisées à l'audiovisuel et à toutes les ressources des industries culturelles (jeux vidéo...) dès leur plus tendre jeunesse, dont les hiérarchies culturelles ne sont plus celles de la génération des baby-boomers européens à laquelle appartenaient encore les chercheurs de la seconde vague des *Cultural studies*. Les sensibilités à la culture, les rapports aux médias changent, exigent aussi des méthodes de recherche plus conformes à capter l'« ordinaire du sujet ».

L'Américain Larry Grossberg, qui, deviendra ultérieurement une des figures majeures des *Cultural studies* dans leur version américaine, exprimait bien en 1983 cette nouvelle façon de voir la culture de masse quand il avouait la difficulté que pouvait éprouver un chercheur à entrer avec les catégories consacrées par la plupart des théories critiques existantes dans

(76) HALL, 1991.

(77) Quelques titres d'ouvrages publiés sous la direction ou codirection de Dave Morley indiqueront l'ampleur de son engagement dans les luttes sociales autour des médias: *What's This Channel Four- An Alternative Perspective; The Republic of Letters; Working-Class Writing and Local Publishing, Here is the Other News-Challenge to the Local Commercial Press, It Ain't Half Racist, Mum-Fighting Racism in the Media* (de P. Cohen). *Family television* de Morley sera l'un des derniers titres de cette série publiée par Comedia, absorbé par Methuen, maison d'édition reprise à son tour par Routledge.

(78) MEIKSINS WOOD, 1990.

un domaine où il était devenu lumineux pour lui, dans sa confrontation quotidienne avec ses étudiants, que « avant que d'entendement, c'est de plaisir qu'il s'agit. » Progressivement, à travers ses thèmes de recherche, il mettra en question la notion d'identité basée sur une différence négative qui a, selon lui, imprégné les *Cultural studies* et sa notion de résistance (79). L'identité culturelle doit se concevoir comme une « production positive ». De là sa tentative d'injecter du mouvement et de la mobilité dans la formation de l'identité » afin de dépasser ce qu'il appelle les « conceptions polaires de l'identité », qui distribuent les gens entre dominants et marginalisés, métropolitains et périphériques, etc. Interprétant à sa façon les analyses de Deleuze et de Guattari dans *Mille Plateaux*, il parle – non sans quelque flou dans les formulations – de « territorialisation de la vie quotidienne » et de « logique spatiale de la vie quotidienne » comme « de la façon par laquelle les gens vivent la liberté toujours partielle de se fixer sur et de se déplacer à travers le feuilleté de réalités au sein duquel leurs identités et identifications, leur investissement sont mutuellement constitués » (...) « Leurs effets peuvent être visualisés comme un diagramme, une configuration ou circulation mobile de 'lieux', de points dans l'espace social où s'articulent des priorités selon des densités particulières, pour cristalliser de la formation (identitaire), des alliances » (80). La subjectivité est donc spatiale dans la mesure où le monde est vécu à partir d'une position particulière dans l'espace-temps et aussi en relation avec le mouvement et les trajectoires des autres. Nous sommes loin des réflexions de son concurrent, James W. Carey qui, encore en 1983, cherchait à ancrer une histoire des *Cultural studies*, version nord-américaine, en invoquant Charles Wright Mills, David Riesman, Kenneth Burke et Harold Innis ! (81).

Les interventions de jeunes étudiants participant au séminaire « Crossing Boundaries » organisé en 1991 à Amsterdam par l'« *European Network for Cultural and Media Studies* » sont plus concrètes et tout aussi suggestives sur le changement de sensibilité par rapport à la question de la constitution de l'identité. Citons en deux. A propos de la façon dont étudier les sous-cultures : « Alors que l'école de Birmingham, avec Hebdige et Hall, a beaucoup étudié les sous-cultures, on note dans les dernières années un ralentissement dans ce type d'études. » Et cela pour deux raisons. D'abord, pendant la grande période du centre, les sous-cultures ont été approchées comme des identités vraiment fixées, comme des concepts stables de formes authentiques, originales de résistance, à un moment historique donné et dans un lieu géographique déterminé. Deuxièmement, chaque sous-culture était supposée causer sa propre mort quand elle était acceptée par la « *mainstream culture* » : les punks britanniques étaient originaux par leur style et leurs formes d'expression extravagants, mais quand leurs vestes de cuir sont devenues une mode, il n'y a plus eu de réels punks. La sous-culture punk est à ce moment-là précieusement incorporée par l'industrie de la marchandise... Je crois que ce type d'approche ne tient plus dorénavant la route ... J'ai pu le vérifier dans ma recherche sur ce que l'on appelle le Hip Hop en Hollande. Une identité fixée de cette sous-culture n'existe pas..(et l'étudiant d'expliquer comment entre le début de sa recherche et sa conclusion, les règles internes des membres de cette sous-culture avaient changé). Et tout ça parce que le hiphop est une culture largement internationale. Venant des ghettos noirs d'Harlem et du Bronx, elle s'est répandue en quelques mois, particulièrement en Hollande et en Angleterre. Pour bien en traiter, il faut parler aujourd'hui de la dichotomie globale/locale. Chaque sous-culture hip

(79) GROSSBERG, 1996.

(80) *Id.*, p. 106-107.

(81) CAREY, 1983.

hop locale, régionale ou nationale a ajouté ses propres foyers de préoccupation et les a conjugué (et les conjugue encore) avec les normes et valeurs sous-culturelles plus générales, connues dans l'ensemble de la sous-culture » (82). Un autre Étudiant indique « Eh bien , à mon avis, les étudiants en *Cultural studies* ne sont pas trop différents des autres humains. Peut-être sommes-nous juste un peu plus conscients. La plupart d'entre nous préfèrent Madonna à Mozart, Kundera à Kundera, nous savons que politiquement la gauche vaut mieux que la droite, et pour ce qui concerne les médias nous préférons les réseaux privés aux chaînes publiques. Bref, nous sommes les enfants de notre temps, et notre temps ce sont les années quatre-vingt-dix » (*European Network for Cultural and Media Studies* (83))

Ce glissement progressif vers la naturalisation de la télévision constaté dans cette dernière opinion dans sa forme institutionnelle commerciale est révélatrice. Il s'est amorcé dans la première moitié des années 80. Un indice important a été la première conférence internationale sur les *Television studies* organisée en juillet 1984 par le British Film Institute et l'Institut d'éducation de l'Université de Londres. Ien Ang, jeune chercheuse des Pays-Bas, « fut un des pôles d'attraction de la manifestation en faisant de la notion de plaisir procuré à l'auditoire par la télévision commerciale le point de départ d'une confrontation de l'héritage de service public avec les paradigmes de la télévision du marché. confrontation qui tourna au réquisitoire contre le service public et à la célébration univoque du commercial, estimé bien plus libérateur, émancipateur, puisque attentif aux attentes populaires de divertissement (84). » A cette aune, l'idée de service public étrangère aux « désirs et préférences populaires » n'était qu'un « alibi pour placer les audiences dans un cadre paternaliste » (85). Le retour au plaisir

ordinaire se faisait explicitement au nom de la nécessaire rupture avec la tradition lourde des écoles négatives inspirées par l'école de Francfort et le courant structuraliste. Avec l'ordinaire du plaisir confondu avec l'ordinaire de la télévision commerciale, se profilait l'acquiescement ou tout au moins la neutralité de la recherche face au processus de privatisation et de déréglementation des paysages audiovisuels, au moment même où les pays de la communauté européenne entreprenaient un long débat sur la télévision sans frontières et s'inquiétaient des travers d'une marchandisation sauvage à l'italienne. Cette idée particulière du plaisir noyautait l'étude de Ang sur la réception de *Dallas*, travail annonciateur tant de la marée « ethnographique » que d'une attention nouvelle et libérée des tabous idéologiques à la question du plaisir dans la réception.

Le « big bang » des cultural studies

Amorcé dans la seconde moitié des années quatre-vingt, le processus d'expansion planétaire des *Cultural studies* va s'accélérer dans les années quatre vingt dix. Cette prodigieuse dilatation de ce qu'il devient désormais périlleux d'étiqueter (est-ce encore une « école », un « courant » cohérent, une problématique, ou plutôt une institution académique ou un « fait social » ?) prend une double forme. Il s'agit d'abord d'un essaimage géographique vers l'Amérique du Nord, mais aussi les Amériques latines et l'Australasie. Plus encore les *Cultural studies* se situent au centre d'une spirale expansionniste, revendiquant sans cesse de nouveaux auteurs, de nouveaux objets, de nouvelles questions comme constitutifs de leur identité, selon un processus qui s'identifie assez classiquement à l'invention d'une tradition. Dans le même temps cette fortune sociale et académique s'accompagne

(82) WERMUTH, 1991, 62.

(83) WERMUTH, 1996, 13.

(84) MATTELART et MATTELART, 1986, 150.

(85) ANG, 1985, 264-65.

de processus contradictoires qui tiennent à l'érosion implacable d'un ensemble de « bases » et de supports qui avaient permis le décollage de ce courant au Royaume-Uni, à sa fragmentation croissante via des problématiques, des revues, des coteries, des projets intellectuels éclatés.

Les « ciseaux » de l'institutionnalisation.

La métaphore classique d'un mouvement de « ciseaux » rend assez justement compte de la tension entre le processus d'expansion des *Cultural studies* et la fragilisation d'un ensemble de facteurs qui s'étaient trouvés au principe de leur décollage.

Il faut tout d'abord insister sur ce qui ne peut guère se désigner autrement que comme un processus de dépolitisation de cette dynamique de recherche. Toute la genèse du courant est, il faut y revenir, indissociable du climat politique qui s'était traduit par l'émergence de la nouvelle gauche à la fin des années cinquante. Or une part importante du réseau qui fédérait souterrainement les intellectuels de gauche britanniques, leur donnait des points de contact avec les mouvements sociaux et le milieu populaire s'est délité depuis vingt ans. La crise du mouvement syndical, les attaques des gouvernements conservateurs contre les institutions culturelles, celles de formation continue, les difficultés de structuration des composantes de la gauche travailliste se sont conjuguées pour réduire à peu de choses les articulations entre chercheurs et mouvements sociaux (86). La disparition de *Marxism Today* en 1991 (87) peut être lue comme un symptôme de l'effritement de ces sites d'interface. Le brouillage des oppositions politiques que symbolise l'accession de Tony Blair à la tête du *New Labour*, la disparition ou le retrait des pères fondateurs, exception faite de Hall, contribuent encore à faire des héritiers des *Cultural studies* des orphelins de l'engagement.

Il est tentant de parodier le titre, déjà parodique, d'un des premiers recueils de Ien Ang (88) et de noter « Cherche cause, désespérément », lorsque, dans un texte récent (89) celle-ci interroge, non sans bien-fondé, le phénomène de désengagement des chercheurs, interpelle Morley sur les risques d'un positionnement trop académique, mais ne peut aller au-delà de formules vagues sur la nécessité pour les chercheurs de penser leur travail scientifique comme devant contribuer à servir « les publics ». Tout une facette des *Cultural studies* peut s'identifier au suivi, nostalgique chez Hoggart, attentif aux recompositions identitaires chez Hebdige, du processus de dissolution du monde ouvrier et de sa culture, mais aussi des forces politiques qui lui étaient associées. Les « progrès » irréversibles de ce processus en Occident ont aussi des effets sur les chercheurs. De façon positive en ouvrant la réflexion sur les processus de construction et les principes de structuration de nouvelles identités. De façon plus contestable en suscitant une forme de quête d'un « populaire » préservé, d'un monde perdu, Eldorado où les problématiques de l'hégémonie, de la résistance, du conflit de classe garderaient un sens (90). Le statut donné au tiers-monde, spécifiquement à l'Amérique latine, peut illustrer ce péril, l'ambiguïté d'une forme de reconnaissance de théoriciens latino-américains intronisés dans le club des *Cultural studies* en tant que porte-paroles des « bons sauvages » de la résistance culturelle, que conservateurs attirés d'une butte-témoin où les vieilles problématiques et les vieux combats gardent un sens. Rien de bien neuf sous le soleil. Depuis la conquête de cette partie du Nouveau Monde l'Europe ethnocentrique a toujours considéré ce territoire des utopies comme un vivier de « supplément d'âme ». Mais cette sollicitation simpliste du monde latino-américain devient ici

(86) MELLOR, 1992.

(87) DIXON, 1996.

(88) ANG, 1991.

(89) *Id.*, 1996, Chap. 2

(90) ANG, 1993.

d'autant plus paradoxale qu'elle néglige la crise qui, là-bas aussi, affecte la pensée critique et y suscite entre chercheurs de vifs débats (91).

Le processus général de délégitimation des intellectuels et de leur rôle critique, au profit de nouvelles figures de référence, héros de la compétition économique ou oracles médiatiques, contribue encore à marginaliser un groupe, qui n'avait déjà jamais acquis en Grande-Bretagne le magistère qu'il put revendiquer naguère en France. Si l'on ajoute à ces données la véritable hémorragie qui, sous la forme de recrutements à l'étranger (Australie et Amérique du nord en particulier), a contribué à faire quitter le Royaume-Uni à nombre des figures en vue des années-Birmingham, on aura quelque idée de l'affaiblissement du mouvement sur le sol qui l'a vu naître.

Le paradoxe de cette situation est cependant de s'accompagner d'un remarquable essor des départements de *Cultural studies*. L'inflation éditoriale, le développement de revues en constituent des illustrations. De façon plus essentielle se dessine une nouvelle géographie académique planétaire, qui couvre la planète – à la seule exception de l'Afrique noire et arabe et de l'Europe continentale – d'un dense réseau de départements d'études culturelles, de Formose à Sydney en passant par Capetown, Toronto (92) et Bloomington. La Grande-Bretagne n'est d'ailleurs pas à l'écart de ce processus puisque les phénomènes de dévitalisation évoqués à l'instant se doublent simultanément d'une augmentation des départements de *Cultural studies*, tout particulièrement dans les nouveaux établissements nés de la consécrati-

on des « Polytechnics » au statut d'universités (93) La logique conquérante des nouvelles *Cultural studies* se lit encore dans le processus d'annexion, de plus en plus lisible et souvent outrancier au fil de readers successifs, de nouveaux auteurs, de nouveaux terrains (94). Sans donner à ces repérages le statut d'une analyse de contenu définitive, la comparaison de quelques ouvrages d'initiation destinés aux étudiants (95) est assez éclairante à cet égard. La liste des auteurs de référence assez incontestés pour appartenir à une forme d'héritage communément revendiqué est au final fort étriquée (Barthes, Hall, Hebdige, Williams) puisque l'insertion dans la tradition du legs de l'économie politique des communications fait l'objet de choix contrastés. Dans le même temps un double processus d'adjonction se lit très clairement – chez During en particulier. Il s'agit d'une part d'incorporer à une « tradition » des *Cultural studies* des auteurs peu mobilisés en pratique dans son corpus (Bourdieu, Foucault, les post-modernes). Dans une seconde direction le processus de boule de neige incorpore au courant un pourcentage en progression exponentielle des chercheurs qui œuvrent sur les médias, les gender studies, la géographie humaine, l'ethnicité, les loisirs, la consommation. Cet éclatement des objets désigne en filigrane la place prise par l'identité dans le déplacement des problématiques. Lorsque les identités sociales « classistes » se dissolvent ou semblent moins pertinentes aux chercheurs, force est de quêter d'autres principes de construction identitaire, de matrices subculturelles dans la race, le genre (*gender*), le rapport aux médias et à la consommation (96)

(91) Le lecteur qui souhaiterait prendre connaissance de ces débats lira avec profit dans le numéro 2, 1995 de la revue argentine *Causas y Azares*, le compte-rendu de la 8^e rencontre de la Fédération latino-américaine des facultés de communication à Cali en 1994. Voir également les numéros 19 et 47 de la revue madrilène *Telos*.

(92) BLUNDELL et SHEPERD, 1993

(93) Généralement liés aux facultés de type « Arts and humanities »...ce qui institutionnalise aussi la coupure avec la sociologie, le retour à une forme de gloire et de célébration (post)moderniste sur les productions culturelles.

(94) Le catalogue Routledge, sorte d'« organe central » de cette mouvance académique regroupe de façon significative « Media and cultural studies » et comporte des entrées : « Media and communication », « Broadcasting and the press », « cultural studies », « Multicultural studies », « Visual Culture », « Cinema », « Music », « Gender and culture », « Lesbian and Gay studies », « Literature and culture », « Cultural heritage », « Cultural heritage », « Cultural skills » (Édition 1995).

(95) COLLINS, CURRAN et ??? 1986 ; DURING, 1993 ; POLITY, 1994.

(96) DURING, 1993.

L'éclatement

Les effets de cette tension entre perte d'ancrages sociaux et institutionnalisation académique sont immédiatement lisibles dans la nature même des produits scientifiques qui se réclament du label *Cultural studies*. Comme a pu le noter Morley (97) une part des travaux britanniques est proprement « intransportable » dans la mesure où son intelligibilité suppose une familiarité avec la société britannique. Comment saisir toute l'analyse de *Nationwide* pour qui n'a jamais vu ce programme télévisé ? Ce sont dès lors les textes les plus théoriques, parfois les plus théoriciens qui voyagent le mieux, stimulant une production de méta-théorie peu encombrée d'un appui sur un terrain quelconque. L'un des traits les moins séduisants du cours actuel des *Cultural studies* réside probablement, réserve faite des travaux sur la réception, dans cette propension théoricienne, cette tentation de la glose, désormais déplacée de Marx vers Baudrillard ou Habermas. Le phénomène est d'une telle ampleur que le lecteur des revues et innombrables ouvrages que le flux éditorial pousse vers sa bibliothèque peut légitimement se demander, selon la formule de Blundell (98) si la consommation, plus plaisante, des romans de Kureishi (99) ou des films de Frears ne lui apporterait pas plus aux entrées « multiculturalisme, « identités », « styles de vie » ...

On peut également suspecter avec Murdock (100) et Chaney (101) que la fascination croissante pour les signes, les simulacres, les représentations dont témoigne une part importante de la production (102) a quelque rapport avec la situation sociale d'une communauté universitaire sans prise sur les mécanismes décisionnels, condamnée par un mécanisme de *camera obscura* à une fascination morose pour le symbolique, plus intéressée aussi à alimenter son

curriculum de carrière qu'à s'attacher à suivre l'incertaine et lente recomposition des forces sociales.

L'ensemble de ces évolutions a suscité dans les années quatre-vingt-dix un éclatement des *Cultural studies*, un processus multiforme de dissolution autour de nouveaux objets, de paradigmes recyclés qui rend fort périlleuse toute tentative de cartographie, comme si étant partout, les *Cultural studies* menaçaient de n'être nulle part. A titre de repères provisoires, nous suggérerons cependant une triple polarité, qui, sans exclure des recouvrements, peut aider à cerner cette dissolution-recomposition du milieu.

Pour une partie des chercheurs, la dynamique des *Cultural studies* s'est recentrée autour d'une sociologie des médias pensée de façon large, sans qu'il soit toujours évident de saisir qui absorbe qui. *Media, Culture and society* peut illustrer ce parti-pris, qui vise aussi à articuler la prise en considération de la dimension économique aux chantiers de la réception et des médias. Une seconde dynamique, revendiquant plus bruyamment une vocation théorique, s'emploie à associer nombre de legs des *Cultural studies* des années soixante-dix à la sollicitation de grands modèles théoriques issus tant de la sociologie (Elias, Bourdieu) que de la philosophie (Habermas, Gadamer). Créée en 1983, la revue *Theory, Culture and Society* représente le porte-drapeau de cette orientation où se côtoient, sans toujours se mélanger, le dessein de produire une métathéorie du culturel (dont le slogan pourrait être « Plus post-moderne que moi, tu meurs ! ») et des tentatives de redéploiement de problématiques plus anciennes vers des objets inédits : consommation, tourisme, vidéo.

Une troisième option, identifiable dans les travaux récents de David Chaney (103), mais aussi – malgré les différences

(97) MORLEY, 1992.

(98) BRUNDELL, 1993.

(99) KUREISHI, 1990 et 1995.

(100) MURDOCK, 1995.

(101) CHANEY, 1995, p. 25.

(102) LASH et URRY, 1994.

(103) CHANET, 1994.

– chez Hall (104), se confronte de façon particulièrement explicite à l'interrogation sur l'épuisement des *Cultural studies*. L'hypothèse de travail sous-jacente est celle d'un changement du statut du culturel dans le capitalisme contemporain. Hall souligne que la culture n'est plus l'équivalent du glaçage ou de la décoration sur un gâteau, qu'elle s'est désormais incorporée dans toute la texture du social et des marchandises à travers la publicité, le marketing, la sollicitation des styles de vie. Chanté souligne pour sa part que la culture ne peut plus longtemps se penser comme ce qui apporte un sens à l'expérience, mais comme la teneur même de l'expérience sociale, comme ingrédient de la chair même du social dont le design, avec son choix d'esthétiser la quotidienneté, serait une métaphore opportune. Ces analyses stimulantes peuvent désigner une ligne de crête sur lesquelles pourraient cheminer les *Cultural studies*, prenant à la fois acte d'une forme d'« immersion » de toutes les pratiques sociales dans la culture, qui remet en cause le grand partage de l'économique et du culturel...et exige corrélativement l'invention de nouvelles formes d'interdisciplinarité, la réintégration de l'économique dans une pensée du culturel. »

Un enjeu-clé : la globalisation

Dans le jeu des paradoxes qui marquent l'évolution récente des *Cultural studies*, la question de la globalisation prend une dimension stratégique. C'est à travers la question de l'internationalisation des médias et des formes de la culture de masse que le courant a étendu son empire au globe, y perdant ses racines, et, pour beaucoup, de son âme. Paradoxe ? Oui, car au plus fort des grands débats politiques menés dans les décennies précédentes, on ne les a guère entendus sur la question.

Dans cette traversée des frontières, un nouveau point de ralliement est apparu : la « globalisation », une notion que l'on

retrouve jusqu'à saturation chez les auteurs les plus divers, et dont la diffusion et l'usage deviennent si relâchés que le thème en devient un nouveau « pont aux ânes ». La littérature britannique parle d'ailleurs parfois ironiquement de *globaloney* – que l'on pourrait rendre par « globaleries » – pour évoquer la façon dont ce débat essentiel dégénère en figure obligée d'un discours avant-gardiste. Global et globalisation sont devenus des mots-fétiches, une sémantique acceptée sans bénéfice d'inventaire préalable et jouant le rôle d'auberge espagnole. Ce qui est suspect, c'est l'absence de problématisation sur l'origine de ces termes anglo-saxons (puisque les langues latines les ont repris comme tels). Comment par exemple, d'abord fief des stratèges militaires, ils sont passés au cours des années quatre-vingt dans le langage de la géo-finance et du géo-marketing pour désigner une conception cybernétique du projet de nouvel ordre mondial, et comment et surtout pourquoi, enfin, ils ont échoué, en bout de course, dans les sciences de la culture. Ce qui est un comble pour une approche qui se dit fermement opposée aux tenants des visions économistes (105). L'inconscience est telle que les *Cultural studies* se sont appropriées en même temps sans plus de précaution épistémologique cet autre terme venu directement des théories japonaises du management post-fordiste : *glocalisation* » pour signifier la nécessaire articulation entre le local et le global, et que l'on retrouve invariablement répété comme des antiennes dans les analyses des produits de la « culture globale ». Comment ne pas sursauter devant l'emploi réitéré de cette notion de « glocalisation » utilisée à tort et à travers pour désigner le processus complémentaire de la globalisation qu'est la « fragmentation » culturelle quand on sait qu'originellement elle a d'abord servi aux spécialistes marketing pour dénommer la « segmentation » des cibles ou le découpage de grands segments transfrontières de

(104) HALL, 1996.

(105) MATTELART, 1996.

consommateurs réunissant les mêmes socio-styles (106). Il est des transferts qui en disent long sur les nouveaux types de connivence conceptuelle entre les logiques marchandes et le monde académique.

La « globalisation » est un fait, une fatalité, nous assène-t-on. Aucune prise de distance par rapport à cette tendance lourde des économies. Les descriptions de ce nouveau paysage global peuvent bien emprunter à un lexique foucauldien où le pouvoir aujourd'hui est décrit comme « dispersé, diffus, volatil, complexe, interactif ». Elles restent vagues et imprécises, ni vraies, ni fausses. Ce flou doit aussi au caractère très sélectif des savoirs et problématiques que mobilisent les *Cultural studies* dans leur expansion. La dimension économique y reste, malgré des protestations contraires, intégrée de façon très superficielle. L'attention à l'histoire n'est pas plus saillante. Tout au plus nous dit-on que la globalisation n'est pas la même chose que l'internationalisation. Mais les choses sont rarement plus précises. Dans ce cours nouveau, le rapport au terrain, quand il survit, se recroqueville trop souvent aux dimensions de l'espace domestique ou de la galerie marchande (107), sites de réception des programmes ou de consommation des marchandises. Face à un monde dont la complexité n'est pas qu'un slogan commode, les *Cultural studies* ont relevé le défi en jouant abusant d'une inflation des meta-discours, au détriment de la quête d'une théorie de cette complexité, et l'on rappellera après Elias que ne méritent le label de théories que les constructions conceptuelles qui permettent de résoudre des problèmes, de renouveler l'intelligibilité des objets. La sophistication conceptuelle cache désormais une pensée imprégnée par les conformismes, mal à l'aise face à la complexité des nouveaux rapports de force interculturels dans le contexte de généralisation des systèmes technique et productif. De là à penser qu'il est désormais impossible d'en traiter, il n'y

a qu'un pas qu'ont franchi explicitement ou implicitement nombre de recherches ethnographiques axées sur la réception des produits globaux. Il est significatif que *Dallas* ou autre étendard exemplaire de la culture globale aient servi de cheval de Troie pour nous convaincre de la caducité de l'idée d'hégémonie dans l'analyse des relations entre les cultures.

Cette critique se doit d'être précisée. Les nouvelles réflexions sur les audiences, qui ne se limitent évidemment pas à celles que nous critiquons ici et ne font que s'insérer dans un mouvement épistémologique plus général de « retour au sujet » – sont un fait hautement positif. Elles vont à l'encontre des théories déterministes qui, au cours des années soixante et soixante-dix, ont mis trop l'accent sur l'emprise de la structure sur les comportements des usagers des médias, sur l'aliénation produite sur un consommateur trop souvent réduit au statut de réceptacle. Mais ce retour à un « individu actif » a aussi son côté ambigu et est exposé aux dérives lorsque, en focalisant unilatéralement sur la liberté de l'individu-consommateur de décoder les programmes ou autres produits culturels, il permet de se débarrasser à bon compte des questions que posent les termes de l'échange sur un marché de flux qui reste profondément inégalitaire. Il en résulte une sous-estimation des déterminations sociales et économiques, du poids des grandes stratégies industrielles et financières ainsi que des enjeux géopolitiques de la production industrielle de culture et de communication. A force de s'obnubiler sur les « lectures négociées » et la liberté individuelle de déterminer le sens des messages, on en oublie totalement dans quelle société vit le récepteur, quelle marge de manœuvre dans l'autonomie individuelle et la contrainte, l'ordre social et productif laisse effectivement aux usagers. Se légitime de la sorte la représentation d'une société devenue transparente par le truchement de la communication technique, en

(106) MATTELART, 1989 ; NEVEU, 1990.

(107) SHIELDS, 1992.

même temps que se délégitime toute position qui continue à penser que l'autorégulation par les logiques de marché doit être contrebalancée par des politiques publiques, qui tiennent à la fois compte de l'action de la société civile organisée et du rôle des pouvoirs publics comme représentant de l'intérêt général. C'est dans ce contexte qu'a émergé l'idéologie néopopuliste de la « *global democratic marketplace* », pièce centrale de légitimation du libre-échange et dont l'argumentaire n'a guère besoin de contorsions théoriques pour passer auprès des grandes instances internationales où se décide la forme que va prendre le dispositif futur de la communication : « Laissez jouer la concurrence libre sur un marché libre entre individus libres de choisir ; de même qu'ils sont libres de voter pour tel ou tel candidat dans l'isoloir, les spectateurs doivent jouir de la même liberté dans la sélection de leur programmation individuelle ou familiale ».

La liberté du téléspectateur peut-elle se résumer à la liberté de déchiffrer les produits d'une industrie hégémonique sur le marché ? Ne devrait-elle pas aussi se concevoir comme la liberté de lire les produits des cultures non hégémoniques, à commencer souvent par la sienne propre ? La réhabilitation théorique unilatérale du « récepteur » conduit ainsi directement à une naturalisation de la subordination culturelle de certains peuples et cultures, ce qu'on appelait l'« impérialisme culturel », jusque dans les années soixante-dix au temps des prises de conscience politiques sur les grands déséquilibres sociaux de la planète.

La figure de l'individu-audience libre qui va de pair avec le retour en force des diverses formes de l'empirisme est en quelque sorte un aveu d'impuissance, une rationalisation de la défaite, l'abandon de toute réflexion sur le *socius*. En se contentant de situer l'« activité » des spectateurs au niveau de la consommation de produits conçus en dehors d'eux, on refuse de s'in-

terroger sur une question centrale pour la définition de la citoyenneté et de la démocratie dans leur rapport avec les médias, et plus généralement de l'ensemble des dispositifs de communication et d'information, qui, depuis la théorie de la radio de Berthold Brecht, a préoccupé de nombreuses générations critiques : comment réaliser l'appropriation collective des réseaux et des moyens de production de la culture et de la communication ?

Tout cela est bien cohérent avec la « culture de la défection » du consommateur, chère à l'idéologue du néolibéralisme, Milton Friedman, qui voit là la seule voie de résistance métabolique possible aux lois naturelles du marché concurrentiel. Cette « culture de la défection » expulse du champ des possibles cette autre forme de résistance qu'est la « prise de parole » (108).

Plus de dix années d'évolution permettent aussi de saisir un des paradoxes à long terme du « tournant ethnographique ». Pensé pour opérationnaliser des modèles théoriques, donner aux *Cultural studies* des états empiriques là où il faisaient défaut, ce « tournant » semble parfois susciter de surprenants tête-à-queue qui aboutissent à rapprocher les tenants du cours nouveau des *Cultural studies* de chercheurs plus *mainstream*, ressembler à une réinvention des bonnes vieilles études « usages et gratifications ». Certains chassés-croisés, visibles dans des jeux de citations ou des comptes-rendus d'ouvrages, offrent le spectacle d'un étonnant quadrille où des chercheurs « empiristes », souvent tenus jusque-là du côté des *Cultural studies*, pour des incarnations grisâtres de l'académisme conservateur, rendent un hommage aux chercheurs critiques enfin soucieux d'empirie, tandis que les enfants affranchis de l'avant-garde découvrent les vertus méconnues des vieux classiques. Tout cela ressemble parfois aux équivalents fonctionnels du théâtre de boulevard dans le *small world* (109) des sciences de la communication.

(108) SHIELDS, 1992.

(109) Lodge, 1984.

« *Embrassons-nous, Foleville !* »

Le début des années quatre vingt est en effet marqué, tant chez de solides « militants » des *Cultural studies* comme Morley que chez les jeunes « entrants » comme Ang, par une sorte de vertige de la remise en cause, de vacillement des orthodoxies qui mène des chercheurs bardés de références critiques ou d'antécédents marxistes à découvrir les vertus du secteur privé de production de programmes, les bienfaits des réseaux commerciaux. Morley (110) analysera rétrospectivement avec un mélange de lucidité autocritique et de plaidoyer *pro domo suo* les curieuses retrouvailles que semblent parfois susciter ces évolutions (111), les dérapages qui accompagnèrent le franchissement du « tournant ». Son plaidoyer critique tourne essentiellement autour de la revendication d'un double dépassement. Rendu plus transparent par le recul du temps, l'enjeu du tournant des années quatre-vingt aurait résidé dans une rupture avec les apories des *Cultural studies* antérieures : par la mobilisation d'un outillage sociologique plus rigoureux, par le choix stratégique d'une mise à l'épreuve empirique des modèles théoriques d'analyse de la réception, mais encore par la remise en cause d'une vision parfois mythifiée des « résistances » qu'a pu susciter une lecture exagérément optimiste de Michel de Certeau. Symétriquement ce moment de dépassement aura supposé une réhabilitation critique d'une part du legs empiriste, en soulignant par exemple en quoi les travaux de Katz, Klapper, Lazarsfeld ou Merton avaient pu permettre de contrer les visions les plus simplistes du pouvoir des médias liés au modèle de la « piqûre hypodermique », en restituant aux recherches « usages et gratifications » leur part novatrice de déplacement du regard vers un récepteur actif.

Morley soulignera aussi combien cet empirisme « revisité » ne peut pour autant

être totalement réhabilité lorsqu'il refuse de distinguer entre la consommation quasi-obligée du loisir télévisuel par des agents dominés et le choix d'un programme, lorsque l'attention à l'autonomie des récepteurs glisse vers une apologie naïve où la capacité des téléspectateurs à recoder ou braconner le flux télévisuel rend caduque toute interrogation sur les contenus, ou l'appréciation des programmes, lorsque le renouvellement des études de réception (112) traite des « codes culturels » sans chercher à en expliciter la genèse et le *modus operandi*.

Dans ses hésitations et contradictions même ce regard rétrospectif de Morley constitue un témoignage important. Il rend compte d'une recherche « en action », dont la cohérence est rarement celle des exposés pour manuel. Mais faut-il pour autant l'accepter sans réserve d'inventaire ? Comment ne pas tiquer sur la curieuse asymétrie d'un double dépassement qui réhabilite avec beaucoup de générosité le meilleur de l'empirisme pour renouveler les problématiques des *Cultural studies* mais manifeste assez peu de zèle à expliciter et utiliser ce qui serait le positif de l'héritage critique ? L'entreprise de retour réflexif sur les legs des « usages et gratifications » n'est en soi ni blâmable, ni inutile, encore faut-il ne pas occulter les présupposés épistémologiques de ces travaux, soulignés naguère par Beaud (113) : psychologisme, attribution aux agents sociaux d'une capacité à rendre compte de leurs pratiques qui fait de chacun d'eux un sociologue en temps réel, accent souvent excessif mis sur les « pouvoirs » des récepteurs.

Quelques assez solides raisons incitent au final à suspecter que des rapprochements avec la vieille vulgate empiriste ne s'expliquent ni par le seul abandon des sectarismes, ni par les moments d'effervescence créatrice du « tournant » des années quatre-vingt. C'est en 1990 que

(110) MORLEY, 1992.

(111) Un chapitre important de ce livre a été traduit par Daniel Dayan dans « Hermès », n° 11-12, 1993.

(112) LIEBES et KATZ, 1993.

(113) BEAUD.

Katz – figure de proue du fonctionnalisme, dont on sait le travail sur la réception de *Dallas* – écrit à propos du « retour des audiences » : « La notion d'une participation ou d'un rôle du spectateur dans la mesure même où elle prolonge l'idée d'une sélectivité du public, devient un remarquable point de convergence entre néo-marxistes, fonctionnalistes et théoriciens du texte. Les néo-marxistes acceptent de confronter leurs propres lectures des textes (analyses qualitatives du contenu) à l'étude empirique des lectures faites par les spectateurs. L'idée qu'un texte puisse être reçu par ses destinataires sur le mode oppositionnel et en rupture avec ses ambitions hégémoniques, représente une ouverture de la théorie critique à la possibilité d'une vulnérabilité du statu quo (Hall, Morley, Fejes). » (114). Morley (115) ne sera pas en reste dans ce jeu de reconnaissances croisées. Dans sa recension sur *The export of meaning* (Katz & Liebes, 1990), il émet un jugement bienveillant sur cet ouvrage – dont l'importance n'est guère contestable. De façon plus surprenante il motive cette appréciation, au delà des apports en matière de réception, par la contribution qu'apporteraient Katz et Liebes à la démystification des théories de l'impérialisme culturel, alors même que ceux-ci donnent de cette notion une vision contestable puisque caricaturée sous la forme simpliste « d'un message hégémonique (que) l'analyste discerne dans le texte et qui est transféré dans les esprits sans défense des téléspectateurs de par le monde » (116). Dans un article ultérieur, tout en se démarquant des approches « populistes », Morley (117) argumente à nouveau en sollicitant ses travaux, ceux de Ang, Radway, Katz et Liebes, associés en une discutible cohérence contre une « thèse simplette de l'idéologie dominante ». Que les années soixante-dix aient pu produire des visions « simplettes » de l'impérialisme culturel et

de l'idéologie dominante ne paraît guère contestable. Mais est-on quitte avec ces débats en triomphant sans périls des interpellations les plus pauvres ? En jouant d'une rhétorique ni-niste, équidistante du populisme de Fiske (118) et des visions apocalyptiques de la « domination » ?

Si l'intérêt pour la réception a bien constitué un moment important de cassure avec le dogmatisme de la période structuraliste, il a aussi abouti à occulter des interrogations importantes, à susciter une forme de confusion qui prend les traits de la *réceptionniste*, aplatissant toutes les problématiques intéressantes sur les médias, renouant avec le vieux médiacentrisme. Ce n'est pas dévaluer la force de renouvellement des travaux de Morley ou Ang (mais aussi de Katz et Liebes), que de souligner que leurs apports n'ont ni disqualifié, ni épuisé les problématiques relatives aux rapports de force internationaux en matière de produits culturels, ou celles de la genèse des instruments de « décodage ». On s'interrogera aussi sur le point de savoir si une forme de répétition, parfois de relâchement, des études sur la réception ne désigne pas ce qui correspondrait dans le lexique de Kuhn à un épuisement précoce du « paradigme », au besoin de reprendre à frais nouveaux des interrogations trop vite délaissées. C'est ce manque de rigueur qui, aujourd'hui, fait que des théories sur les usages subversifs des médias ou de la culture de masse élaborées par des francs-tireurs comme Michel de Certeau peuvent être détournées, sans que personne ne bondisse, par le « marketing de l'appropriation » (sic) qu'ont commencé à formuler les grands réseaux globaux de la publicité et qui s'intéresse au consommateur devenu « insaisissable ». Et ceci, sans parler des usages aberrants que l'on peut faire du même auteur dans les universités elles-mêmes.

Cultural studies et néo-fonctionnalisme sont bel et bien amenés à s'allier parfois,

(114) LIEBES et KATZ, 1993).

(115) MORLEY, 1991.

(116) *Ibid.*, p. 4.

(117) MORLEY, 1994, p. 14).

(118) Cf SEAMAN, 1992

pour désigner l'ennemi à abattre : ceux qui, en dépit de tout, persistent à penser l'interpénétration des cultures, des économies et des sociétés à partir de la reconnaissance de l'échange inégal entre ces cultures, des logiques d'exclusion inhérentes au processus d'intégration géo-techno-économique mondial. La polémique que l'on souhaiterait ne peut d'ailleurs avoir lieu. Car pour l'éviter, redisons-le, les unes comme l'autre s'abritent derrière des simplifications extrêmes. On ressasse l'idée évidemment fautive que ceux qui continuent à penser la « globalisation » en fonction de ces logiques d'exclusion adhèrent aux vieilles théories apocalyptiques et les conceptions monolithiques du pouvoir et de la puissance qui y étaient attachées. Les exemples pullulent malheureusement d'études qui caricaturent l'histoire des recherches sur les processus d'intégration mondiale au nom du nouveau contexte global, et arrêtent l'apport de l'économie politique des médias et de la culture aux années soixante-dix, pour mieux la congeler et ainsi la dévaloriser. Que penser par exemple du sérieux épistémologique d'auteurs tels les britanniques John. B. Thompson ou John Tomlinson qui, pour mieux asseoir leur vision de la globalisation en phase avec une postmodernité dissolvante, choisissent comme contrepied des études de Herbert Schiller sur l'« impérialisme culturel », publiées respectivement... en 1969 et en 1976 ! Ils passent tout simplement sous silence les importantes révisions, les approfondissements apportés par l'enseignant de l'université de Californie à l'analyse de la marchandisation de la culture dans la demi-douzaine d'ouvrages publiés après cette date (119) ! Il est des pratiques qui fissent la malhonnêteté intellectuelle et sont plus conformes aux règles de la concurrence sauvage sur le marché libre qu'à celles du travail de confrontation intellectuelle !

Un tel black-out est d'autant plus inacceptable que depuis la fin des années soixante-dix se sont multipliés des bilans théoriques sur les manières d'aborder les articulations local/national/transnational et que sont disponibles en langue anglaise (120) nombre d'analyses critiques relatives tant aux concepts forgés dans les années soixante-dix, qu'aux évolutions des paradigmes de l'économie politique et de la géographie qui analysent le « capitalisme mondial intégré » (121). Faut-il rappeler que les premières interrogations sur la notion d'impérialisme culturel (et sur la fameuse théorie de la dépendance dont elle est issue) ne sont pas venues des *Cultural studies*, mais d'une dynamique autocritique de la part de ceux qui en faisaient usage pour comprendre les dynamiques de l'ordre mondial aux heures des mobilisations contre la guerre du Viêt-nam, les coups d'État et dictatures militaires ? Un constat comme celui-ci date de 1983 « La notion d'impérialisme culturel et son corollaire la 'dépendance' ne suffisent plus aujourd'hui. Historiquement ces deux notions ont constitué une étape essentielle dans la prise de conscience des phénomènes et processus de domination culturelle. Grâce à cette prise de conscience, un terrain politique et scientifique s'est progressivement construit, mêlant intimement subjectivité prises dans les combats quotidiens et tentatives de formalisation d'un champ d'observation. Sans ce poids du vécu, il est impossible de comprendre les hésitations, les a peu-près, mais aussi les certitudes conceptuelles nées d'aires géographiques et sociales diverses. Il faudrait d'ailleurs un jour se pencher davantage sur la genèse des systèmes de communication et sur l'histoire des concepts qui les ont constitués en terrain de recherche privilégié. Seule cette inscription dans l'histoire permet à la fois de saisir les continuités, mais aussi les ruptures qui ont donné nais-

(119) THOMPSON, 1995 ; TOMLINSON, 1991 ; SCHILLER, 1996.

(120) Il y a là une autre évolution importante des *Cultural studies*. Naguère grandes importatrices de productions théoriques étrangères, elles sont rentrées dans le moule du provincialisme *mainstream* des sciences sociales anglo-saxonnes, ne mobilisant les auteurs étrangers qu'une fois disponibles sous forme de traductions, avec les ignorances et les effets de décalage horaire théorique que cela engendre inévitablement.

(121) MOSCO, 1996 ; ROACH, 1997.

sance à de nouvelles démarches, à de nouveaux outils, qui s'articulent sur les mouvements du réel » (122).

C'est ce travail de révision critique qui conduira l'économie politique à casser les limites de son enclos disciplinaire, à incorporer tant le regard anthropologique que la profondeur historique pour donner plus de rigueur épistémologique au terme piégé de « globalisation ». Peu à peu les notions d'usages sociaux, de médiations symboliques vont imprégner le domaine des analyses sur les modes d'implantation des techniques de communication et d'information que les affrontements entre blocs avaient incité à voir sous la loupe du dualisme. La prise en compte des subjectivités, d'une intersubjectivité restituée dans les médiations sociales qui la structurent ont aussi pénétré nombre d'études désireuses de réconcilier les vieilles dichotomies individuel/collectif, micro/macro (123). L'économie politique, telle que Garnham l'avait imaginée dans son article programme de 1979 y a sans doute perdu une part de sa spécificité. L'analyse des processus y a gagné en finesse, en intelligibilité politique

Pour conclure provisoirement :

Entre le dernier chic théorique et la réinvention des « fondamentaux ».

Tout est culture ! Ce fut un des mérites des *Cultural studies* que de rappeler le poids de cette dimension dans les années soixante, période où le « tout est politique » servait de guide frustré pour se reconnaître dans les idéologies de changement social. Si cette revendication du regard culturel pouvait constituer encore l'exclusive d'une vision critique de la société lors de l'âge d'or des *Cultural studies*, il n'en est plus de même en cette fin de siècle au parfum de Restauration. L'attention portée aux dimensions culturelles est désormais le fait d'acteurs si divers que la dimension de résistance à un ordre social donné y est devenue subalterne.

S'est imposée peu à peu une notion de culture instrumentale, fonctionnelle au besoin de régulation sociale du nouvel ordre mondial sous le coup des nouveaux impératifs de la gestion symbolique des citoyens et des consommateurs par les États et les grandes unités économiques. Ce télescope permanent du sens rend toute approche de la culture ou des cultures profondément ambiguë. Il faut être cynique ou faire preuve d'angélisme pour méconnaître l'ambiguïté fondamentale des *Cultural studies* aujourd'hui. Leur radicalité théorique – qui flirte parfois avec le radical-chic – ne les préserve pas de se voir sollicitées par publicitaires, entrepreneurs, administrations en quête d'outils de maîtrise du social dans leurs démarches de conquêtes de nouveaux marchés et audiences, de mise en œuvre efficaces de politiques publiques, de mécanismes de contrôle social.

L'image du « cultural turn » que propose Chaney vaut d'être prise au sérieux, contient plus qu'une proposition digne d'une mode éphémère. Elle suppose que les sciences sociales, dans une confrontation à la culture qui les concerne désormais toutes, de façon centrale revendiquent leur dimension critique, ne se contentent pas de surenchérir sur leurs objets et les discours de l'air du temps mais contribuent effectivement à mettre à la disposition des agents sociaux, à commencer par ceux qui sont du mauvais côté des rapports de force, des outils d'intelligibilité du monde social, et même – pour reprendre une fameuse onzième thèse – des outils pour le changer et non en faire un objet de gloses. Contre le péril du « *cultural engineering* », un regain de réflexivité critique, de nouvelles articulations disciplinaires sont nécessaires pour retrouver cette pointe critique, ce pouvoir abrasif, même si ce « tournant » là ne garantit pas les feux de la rampe des théories « in ».

Deux vœux, pas nécessairement pieux, permettront de conclure.

(122) MATTELART ; MATTELART et DELCOURT, 1983, p. 48.

(123) MCGUIGAN, 1992.

On souhaitera d'abord que les chercheurs sachent renouer avec l'esprit d'entreprise qui vaut le plus d'être pratiqué dans l'Alma Mater, celui d'une critique de tous les académismes. En prenant leurs distances avec la statue du commandeur Leavis, Williams, Thompson ou Hoggart acceptaient le défi de la rupture, prenaient des risques intellectuels dans et contre l'institution académique. Sans faire d'une culture de l'hérésie la garantie de la fécondité scientifique, les périls de l'académisme chic, ses connivences de moins en moins secrètes avec les fades produits surgelés du fonctionnalisme et du vieil empirisme, sont désormais assez visibles pour inviter à la réaction.

Le renouveau des *Cultural studies* gagnerait aussi à s'interroger sur les déplacements des frontières disciplinaires que requiert tant l'évolution du monde que celle des territoires universitaires. Sans de nouvelles interdisciplinarités, des *Cultural studies* institutionnalisées, devenues respectables, ramenées à une forme avant-gardiste de critique littéraire risquent de s'enfermer dans le projet mégalomane d'une science de la culture pensée comme science de tout le social, science-reine. On sait ce qu'il advint en France d'un pareil projet impérial porté sans modestie excessive par les « Tel-Queliens » et la sémiologie structurale des années soixante. Après avoir laissé entrevoir quelques fortes promesses (124) la science royale ainsi annoncée aura laissé des traces aussi durables que celles des châteaux de sable. Certains travaux anglo-saxons minoritaires, laissent entrevoir ce que pourrait

être cette redécouverte d'une guerre de mouvement intellectuelle qui brise les enfermements et les conformismes qui menacent la discipline. Des travaux récents, comme ceux de David Morley et Kevin Robins (125) ont ainsi entrepris de réarticuler *Cultural studies* et économie politique des communications, en y adjoignant les acquis d'une géographie culturelle. C'est encore sur cette interdisciplinarité qu'intervient Derek Gregory pour proposer une histoire des « Geographical imaginations » (126). La recherche de connexions avec la science politique, la sociologie de l'éducation et de la famille permettrait ainsi d'ouvrir des perspectives renouvelées, élargies à une prise en compte des processus de pouvoir (sous une autre version que leur restriction-dissolution en insaisissables « micro-pouvoirs »), à une réflexion sur les formes contemporaines de la socialisation, dans un contexte de crise de l'institution scolaire et de recomposition des structures familiales.

Le poids du symbolique dans les processus de domination sociale (127) laisse aux *Cultural studies* un chantier de travail immense et stimulant. Elles y contribueront de façon d'autant plus féconde qu'elles sauront renouer avec un dessein critique enraciné dans des enjeux sociaux forts, renouveler l'imagination interdisciplinaire qui fit leur productivité. Cela suppose assurément de mettre fin à des dérives qui donnent parfois le sentiment d'avoir remplacé Gramsci par Saatchi and Saatchi (128) au rang des figures de fascination.

(124) Dont nous dissocierons, bien sur, des auteurs comme Barthes, Genette, Metz qui d'ailleurs n'avaient pas eux-mêmes attendu pour se démarquer des prétentions les plus grand-guignolesques des avant-gardes académiques autoproclamées.

(125) MORLEY et ROBINS, 1995.

(126) GREGORY, 1993.

(127) NEVEU, 1994, pp. 133-153.

(128) Célèbres publicitaires britanniques.

RÉFÉRENCES

ANG I., *Watching Dallas*, Londres, Methuen, 1985.

ANG I., The Battle between Television and its Audience : The Politics of Watching Television » in *Television in Transition*, Patterson R. et Drummond P. (eds.), Londres, British Film Institute, 1985.

ANG I., *Desperately seeking the audience*, Londres, Routledge, 1991.

ANG I., *Living Room wars : Rethinking media audiences for a postmodern world*, Londres, Routledge, 1996.

ANG I., « Culture et communication : pour une critique ethnographique de la consommation des médias dans le système médiatique transnationale », *Hermès*, n° 11-12, 1993, pp. 75-93.

BAYARD J.F., « L'énonciation du politique » *Revue française de Science Politique*, 1985, 3, pp. 343-373.

BEAUD P., *La société de connivence*, Aubier, 1984.

BECKER H., *Outsiders*, AM Métallié, 1985 (1^e Ed., 1963).

BLUNDELL V., SHEPHERD J., TAYLOR I., (Eds), *Relocating cultural studies. Developments in theory and research*, Londres, Routledge, 1993.

BOURDIEU P., et PASSERON J.C., « Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues », *Les Temps modernes* ; n° 311, 1963.

BRANTLINGER P., *Crusoe's Footprints, Cultural studies in Britain and America*, Londres, Routledge, 1990.

BRUNSDON C & MORLEY D., *Everyday television : 'Nationwide'*, Londres, British film institute, 1978.

BRUNSDON C.& CAUGHIE J., Eds, *Feminism & Television criticism*, Oxford, Oxford University Press, 1997.

BYATT A., *Possession*, 1990, Londres, Chatto & Windus (Trad. fr. Flammarion, 1993) institute, 1978.

CALHOUN C., « Indirect relationships and imagined communities : large scale social intégration and the transformation of everyday life », pp. 95-121, in Bourdieu P. & Coleman J., (Eds), *Social theory for a changing society*, Boulder, Westview press, Russel sage foundation, 1991.

CAREY J.W., « The origins of the radical discourse on Cultural studies in the United States », *Journal of communication*, 1983, Vol. 33, 3.

Center of Contemporary Cultural Studies, Women's studies group, Women took issue, Birmingham, 1978.

CHANEY D., « Review article : sociological studies of culture », *Theory, Culture and society*, 1981, 3, pp. 85-89.

CHANEY D., *The cultural turn. Scene-setting essays on contemporary cultural history*, Londres, Routledge, 1994.

COLLINS R., CURRAN J., GARNHAM N., *Media, culture and society : a critical reader*, Londres, Sage, 1986.

CORNER J., « Studying culture : reflections and assesments. An interview with Richard Hoggart », *Media, Culture and society*, Vol. 13, 1991, pp. 137-151.

CURRAN J., « La decennie des révisions : la recherche en communication de masse des années quatre-vingt », *Hermès*, 11-12, 1993, pp. 47-74.

Dahlgren (P.), « What's the meaning of this ? Viewers' plural sense-making of TV news », *Media, Culture & Society*, Vol. 10, n° 3, 1988, pp 285-301.

DALOZ J.P., « Les ambivalences dans la caricature des dirigeants politiques : Illustrations africaines », *Mots*, n° 48, 1996, pp. 74-86.

DAVIES I., « Cultural theory in Britain : narrative and episteme », *Theory, Culture and Society*, Vol. 10, 1993.

DAVIES I., *Cultural studies and beyond. Fragments of Empire*, Londres, Routledge, 1995.

DIXON K., « Une revue 'radicale' d'hier : Marxism Today », *Liber*, n° 26, 1996, p. 15.

DURING S., *The cultural studies reader*, Londres, Routledge, 1993.

EAGLETON T., *Critique et théorie littéraires. Une introduction*, PUF 1994, 1^e Ed. 1983.

European Network for Cultural and Media Studies, Nothing Bloody Stands Bill, Annual Magazine, Amsterdam, 1991.

FLICHY P., « Current approaches to mass communication research in France », *Media, Culture and Society*, 1980, 2.

FRITH S., *Sound effects : youth, leisure and the politics of rock'n' roll*, Londres, Constable, 1983.

GARNHAM N., « Contribution to a political economy of mass-communication », *Media, Culture and Society*, 1979, I, 2.

GARNHAM N. & WILLIAMS R., « Pierre Bourdieu and the sociology of culture : an introduction », *Media, Culture and Society*, 1980, 3.

GARNHAM N., « Toward a theory of cultural materialism », *Journal of Communication*, Vol. 33, n° 3, 1983.

GARNHAM N., « Political economy and cultural studies : reconciliation or divorce ? », *Critical Studies in Mass Communication*, March 1995, pp. 62-71.

GILROY P., *There ain't no black in the union jack*, Londres, Hutchinson, 1987.

GREGORY D., *Geographical Imaginations*, Londres, Blackwell, 1993.

GRIGNON C. & PASSERON J.C., *Le savant et le populaire*, Seuil- Gallimard, 1989.

GROSSBERG L., *We Gotta Get Out of This Place : Popular Conservatism and Modern Culture*, Londres, Routledge, 1992.

GROSSBERG L., « The Space of Culture, the Power of Space » in *The Post-Colonial Question*, Chambers I. ; et Curti L. (Eds.), Londres, Routledge, 1996.

GROSSBERG L., Cultural studies vs. political economy : is anybody else bored with this debate ?, *Critical Studies in Mass Communication*, March 1995, pp. 72-81.

HALLORAN J.D., ELLIOT P. & MURDOCK G., *Demonstrations and communication*, Harmondsworth, Penguin, 1970.

HALL S., « Codage-décodage », *Réseaux*, n° 68, 1994, pp. 27-39 (1^e Ed., 1977).

HALL S., CRITCHER S., JEFFERSON T., *Policing the crisis, 'Mugging', the state and law and order*, Londres, Macmillan, 1978.

HALL S., HOBSON D., LOWE A. & WILLIS P., (Eds.), *Culture, Media, Language*, Londres, Hutchinson, 1980.

HALL S., « The empire strikes back », *New socialist*, July-August, 1982.

HALL S. & JEFFERSON T., *Resistance through rituals*, Routledge, 1993 (1^e ed. 1975, Working Papers 7/8).

HALL S., *The Hard Road to Renewal. Thatcherism and the crisis of the Left*, Londres, Verso, 1988.

- HALL S., « Stitching Yourself in Place », in The European Network for Cultural and Media Studies. Annual Magazine, Amsterdam, 1991.
- HALL S. & DU GAY P., *Questions of cultural identity*, Londres, Sage, 1996.
- HEBDIGE D., *Subcultures, The meaning of style*, Londres, Routledge, 1979.
- HIRSCHMAN A., *Exit, voice and loyalty*, Cambridge, Harvard University Press, 1970 (Trad. Fr., 1972, Editions ouvrières).
- HOGGART R., *La culture du pauvre*, Minuit, 1970, (1^e Ed. Chatto and Windus, 1957).
- HOGGART R., *Speaking to each other, Vol One. About society*, Londres, Pelican Books, 1973.
- HOGGART R., *33, Newport Street*, Gallimard-Seuil, 1991.
- KATZ E., « A propos des médias et de leurs effets », in *Technologies et symboliques de la communication*, Sfez L., & Coutlée G., Eds., Grenoble, PUG, 1990.
- KUREISHI H., *Le Bouddah de banlieue*, UGE 10/18, 1991, (1^e Ed. 1990).
- KUREISHI H., *The black album*, Londres, Faber and faber, 1995.
- LACLAU E. & MOUFFE C., *Hegemony and socialist strategy*, Londres, New Left Books/Verso, 1985.
- LASH S., & URRY J., *Economies of signs and spaces*, Londres, Routledge, 1994.
- LATOUR B., *La science en action*, La découverte, 1989 (1^e Ed. 1987).
- LEPENNIES W., *Les trois cultures*, Editions de la MSH, 1991.
- LIEBES T. & KATZ E., *The export of meaning, Cross-cultural readings of Dallas*, Oxford, Oxford university Press, 1991.
- LODGE D., *Small World*, Londres, Martin Secker & Warburg, 1984.
- LULL J., 1983.
- MCGUIGAN J., *Cultural populism*, Londres, Routledge, 1992.
- MATTELART A., MATTELART M. & DELCOURT X., *La culture contre la démocratie ? L'audiovisuel à l'heure transnationale*, La découverte, 1983.
- MATTELART A., & MATTELART M., *Penser les médias*, La Découverte, 1986.
- MATTELART A., *L'Internationale publicitaire*, La Découverte, 1989.
- MATTELART A., *La Communication-monde*, La Découverte, 1992.
- MATTELART A., *La Mondialisation de la communication*, PUF, « Que sais-je ? », 1996.
- MEIKSINS WOOD E., « The Uses and Abuses of 'Civil Society' in Miliband R. & Panich L. », *The Retreat of Intellectuals*, Londres, Merlin Press, 1990.
- MELLOR A., « Discipline and punish ? Cultural studies at the crossroads », *Media, Culture and society*, Vol. 14, 1992, pp. 663-670.
- MORLEY D., *Family television, Cultural Power and domestic leisure*, Londres, Comedia, 1986.
- MORLEY D., « The consumption of media », *Compte-rendu de Liebes et Katz, « The export of meaning »*, *Journal of communication*, 1991, 2, pp. 202-205.
- MORLEY D., *Television audiences and cultural studies*, Londres, Routledge, 1992.

MORLEY D., « Active audience theory : pendulums and pitfalls », *Journal of communication*, 1993, 4, pp. 13-19.

MORLEY D & ROBINS K., *Spaces of identity*, Londres, Routledge, 1995.

MORLEY D. & KUAN HSING CHEN, (Eds.), *Stuart Hall. Critical dialogues in cultural studies*, Londres, Routledge, 1996.

MOORES S., *Interpreting audiences*, Londres, Sage, 1993.

MOSCO V., *The political economy of communication*, Londres, Sage, 1996.

MURDOCK G., « Across the great divide : Cultural analysis and the condition of democracy », *Critical Studies in Mass Communication*, March 1995, pp. 89-95.

NEGT O., & KLUGE A., « The proletarian public sphere », in Mattelart A. & Siegelau S., (Eds.), « Communication and class struggle », Vol. 2, New-York- Bagnollet, IG/IMMRC, 1983, pp. 92-4.

NEVEU E., « Sociostyles, une fin de siècle sans classe », *Sociologie du travail*, 1990, n° 2, pp. 137-154.

NEVEU E., *Une société de communication ?* Martdisétien, 1994.

PASSERON J.C., « Littérature et sociologie : retour sur Richard Hoggart », in *L'art de la recherche*, Menger P.M. & Passeron J.C., Eds., La documentation française, 1994, pp. 278-301.

The Polity reader in cultural studies, Cambridge, Polity press, 1994.

ROACH C., « Cultural imperialism and resistance », *Media, Culture and society*, 1997, 1.

RUSHDIE S., *Haroun and the sea of stories*, Londres, Granta books, 1990.

SAVILLE J., « Marxism Today : an Anatomy », in *The Retreat of the Intellectuals*, Miliband R., & Panitch L., Eds., Londres, Merlin Press, 1990.

SEAMAN W., « Active audience theory : pointless populism », *Media, culture and society*, Vol. 14, 1992, pp. 301-311 (traduit dans « Dossiers de l'audiovisuel », n° 51, 1993, pp. 16-18.

SCHILLER H., *Mass Communication and American Empire*, Boston, Beacon Press, 1969.

SCHILLER H., *Communication and Cultural Domination*, White Plains (NY), Sharpe, 1976.

SCHILLER H., *Information Inequality. The deepening social crisis in America*, Londres, Routledge, 1996.

SHIELDS R., *Lifestyle shopping. The subject of consumption*, Londres, Routledge, 1992.

SOUCHON M., *La télévision des adolescents*, Éditions ouvrières, 1969.

THOMPSON E.P., *William Morris: From Romantic to Revolutionnary*, Londres, Merlin, 1977, (1° Ed. 1955.)

THOMPSON E.P., *La formation de la classe ouvrière britannique*, Gallimard-Seuil, 1977, (1° Ed 1963).

THOMPSON E.P., *The poverty of theory*, New York, Monthly review press 1978.

THOMPSON E. P., *Whigs and Hunters*, Harmondsworth, Penguin, 1975.

THOMPSON E.P., « Conversations with M. Merrill », *Radical History Review*, mai 1976.

THOMPSON E. P., *Customs in Common*, London, Harmondsworth, Penguin, 1995 (1° ed. 1991).

THOMPSON J. B., *The Media and Modernity. A social Theory of the Media*, Londres, Polity Press, 1995.

TOMLINSON J., *Cultural Imperialism : A Critical Introduction*, Londres, Pinter, 1991.

TUCHMAN G., « Mass media institutions », in Smelser N., Ed., *Handbook of sociology*, Sage, Londres, 1995, pp. 601-626.

WERMUTH M., « Meanwhile, at the Other Side of the Ocean », in *European Network for Cultural and Media Studies*, Annual Magazine, Amsterdam, 1991.

WHITE W., *Street Corner Society*, Chicago, University of Chicago, 1943. (Trad. Fr. La découverte, 1995).

WILLIAMS R., *Culture and society*, New York, Harper and Row 1966 (1^e Éd., 1958).

WILLIAMS R., *The long revolution*, Harmondsworth, Penguin, 1965.

WILLIAMS R., « Publicité : le système magique », *Réseaux*, n° 42, juillet-août 1990, pp. 73-85.

WILLIS P., *Learning to labour; How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, New York, Columbia University Press, 1977.

WILLIS P., *Profane culture*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978.

Cultural studies Une sélection bibliographique.

La liste de titres proposée ici ne prétend en rien au statut de « best of » des cultural studies. Elle vise à proposer une série de lectures de référence qui permettent de prendre à la fois la mesure de quelques productions significatives de ce courant et de ses évolutions.

Richard Hoggart

La culture du pauvre. Minuit, 1970 (1^{re} Éd., 1957).

L'un des deux seuls grands classiques traduits en français. Une ethnographie compréhensive de la culture ouvrière.

Edward Thompson

La formation de la classe ouvrière britannique, Seuil Gallimard, 198 (1^{re} Éd., 1963).

Un classique de l'histoire « par le bas » qui déplace le regard sur les conditions de cristallisation d'un groupe social.

Whigs and Hunters, Penguin, 1975.

Comment l'analyse du braconnage au 18^e révèle l'univers culturel et idéologique des communautés rurales. Un tour de force intellectuel.

Raymond Williams

Culture and Society, Chatto and Windus, 1958.

Une généalogie de la notion de culture dans les sociétés industrielles. Le socle des problématiques de l'auteur autour du projet de « matérialisme culturel ».

Stuart Hall (Ed.)

Media, Culture language, Hutchinson, 1980 (avec D. Hobson, A. Lowe et P. Willis).

Resistance through rituals, Routledge, 1993 (avec T. Jefferson).

Deux recueils de textes issus des « working papers » du CCCS. Un aperçu des meilleures productions du centre dans les années soixante-dix.

Paul Willis

« *Profane culture* », Routledge and Kegan Paul, 1978.

Une illustration des apports les plus stimulants des *Cultural studies*, veine ethnographique, sur les cultures jeunes et popu-

lares.

Dick Hebdige

Subcultures. The meaning of style, Routledge, 1979.

Le best-seller du courant. Une référence centrale sur la problématique des sous cultures.

Charlotte Brunson & David Morley

The nationwide audience, British Film Institute, 1978.

Ien Ang

Watching Dallas, Methuen, 1985, réédition Routledge, 1990.

Deux moments décisifs du « tournant ethnographique ».

Janice Radway

Reading the romance, Verso, 1987.

A partir d'une littérature romanesque destinée aux femmes, une contribution américaine et féministe très riche qui renouvelle la compréhension des cadres sociaux du plaisir de la lecture.

David Morley

Television and cultural studies, Routledge, 1992.

Un bilan critique des années quatre-vingt et du tournant ethnographique.

Lawrence Grossberg

We Gotta Get Out of This Place: Popular Conservatism and Modern Culture, Routledge, 1992.

Par l'une des figures centrales des entrepreneurs de *Cultural studies* aux Etats-Unis, une tentative pour penser les liens complexes entre la mobilité sociale et spatiale et les incertitudes identitaires.

David Chaney

The cultural turn, Routledge 1994.

Une réflexion touffue et stimulante sur le bilan des *Cultural studies*, la place de la culture dans les sociétés contemporaines et les perspectives des sciences sociales face à cet objet.

Ioan Davies

Cultural studies and Beyond. Fragments of Empire, Routledge, 1995.

Probablement, avec le livre de Brantlinger (« *Crusoe's Footsteps* », Routledge,

Richard Hoggart (1918 -

Toute esquisse biographique sur Hoggart ne peut que renvoyer à « *La culture du pauvre* » qui est une description de l'univers ouvrier dans lequel se développe son enfance. A l'issue de la seconde guerre mondiale, où il est mobilisé et participe à la campagne d'Italie, Hoggart intègre le monde de l'enseignement par un circuit, qui comme pour Williams ou Thompson, ne doit rien à Oxbridge. Il enseigne d'abord dans le département *extra-mural* de l'Université de Hull, travaille pendant cinq ans au sein des structures de formation pour adultes en milieu ouvrier (WEA). Fortement influencé par Leavis et la revue *Scrutiny*, il s'en éloigne cependant, en particulier sous l'influence intellectuelle d'Orwell, pour s'attacher de façon plus compréhensive, sans condescendance aux cultures populaires. La traduction de « la culture du pauvre » et d'une autobiographie intellectuelle (*33, Newport Street*), ainsi que les travaux de J.C. Passeron ont contribué à faire de Hoggart l'auteur des Cultural studies le plus connu en France. Sa production scientifique est cependant plus riche, à travers de nombreux articles sur les cultures populaires et leurs évolutions, l'éducation en Grande-Bretagne (*Speaking to each other*, deux volumes, 1970. *Life and Time*, deux volumes, Chatto, 1988,1990).

Parmi les *Founding fathers*, Hoggart est le seul qui n'ait noué aucun commerce intellectuel privilégié avec le Marxisme théorique ou politique. Ses engagements politiques sont plus discrets, plus « libéraux » que ceux des autres figures des *Cultural Studies*. Il témoigne en 1960 du côté de la défense contre le ministère public dans un procès en obscénité visant à interdire *L'amant de Lady Chatterley*. Il participe de 1960 à 1962 à la commission Pilkington qui contribuera à la défense de l'audiovisuel public en Grande-Bretagne. Intel-

lectuellement Hoggart se revendique d'une filiation humaniste, d'une inscription intellectuelle dans une tradition d'études de la littérature et de la civilisation, dont il contribue à redéfinir les objets et les méthodes en récusant les a priori-élitistes de la tradition universitaire. Il a toujours protesté de sa non-appartenance au monde des sociologues, mais comme le suggère J.C. Passeron on se gardera d'en conclure qu'il n'a pu produire de bons ouvrages sociologiques

Hoggart fonde en 1964 le Centre for Contemporary Cultural Studies de Birmingham où il intègre bientôt Stuart Hall. Il quitte le centre au début des années soixante-dix pour occuper pendant cinq ans les fonctions d'assistant du directeur général de l'UNESCO à Paris. A son retour il occupe un poste au Goldsmith College de Londres et apparaît comme assez en retrait, déconnecté des évolutions politico-intellectuelles prises par les « cultural studies » dans les années quatre-vingt.

J.C. Passeron a publié en 1994 un texte important sur l'apport intellectuel de R. Hoggart. Voir également l'entretien de Hoggart avec J. Corner (1991) (Cf. Bibliographie).

Raymond Williams 1921-1988

Naît au Pays de Galles dans une famille dont le père est cheminot. Étudie à l'Abergavenny Grammar School et au Trinity College de Cambridge. Il fait la seconde guerre mondiale comme capitaine dans les forces anti-blindés. Il est ensuite nommé tutor à la Oxford University Delegacy for extra-mural studies. En 1958 il publie « Culture and society, 1780-1950 ». En 1961 il est élu Fellow au Jesus College de Cambridge, puis lecturer en anglais. En 1974 il est nommé Professeur of drama (Il a publié en 1966 « Modern tragedy. Drama from

ibsen to Brecht « et quatre ans plus tard « The English novel from Dickens to Lawrence » dans le même centre d'enseignement supérieur.). Parmi ses autres ouvrages moins liés aux études littéraires : « The long Revolution » (1965), « The country and the city » (1973), « Television : technology and cultural form » (1974), « Marxism and literature » (1977), « The sociology of culture » (1981).

Dans « Culture and society », qui paraît donc un an après l'ouvrage de Hoggart, il retrace la généalogie du concept de culture dans la société industrielle depuis les romantiques jusqu'à Orwell. Défilent ainsi des auteurs aussi divers que Mill, Carlyle, Newman, Arnold (personnage central), Ruskin, Morris, D.H. Lawrence, Tawney, T.S. Eliot, Richards et Leavis (dont il a suivi l'enseignement à Cambridge). En explorant l'inconscient culturel porté par les termes de « culture », « masses », « foules » et « art », Williams pose les principes d'une histoire des idées qui se confond avec une histoire du travail social de production idéologique. Les notions, les pratiques et formes culturelles cristallisent des visions et des attitudes qui expriment des systèmes de perception et de sensibilité (structures of feeling) attachées à la temporalité historique. Cette première œuvre ébauche une problématique qui va de déployer dans « The long Revolution ». Prenant ouvertement position dans un débat qui agite l'ensemble des intellectuels de gauche dans le monde, et qui a été largement balisé dans l'entre-deux guerres par les représentants de l'école de Francfort et le linguiste soviétique Mikhail Bakhtine, il refuse l'antinomie sommaire qui oppose la base à la superstructure, et, au bout du compte, le monde de la production et de la consommation. C'est cette position théorique qu'il synthétisera dans « Marxism and Literature » en revendiquant son projet de construction d'un « matérialisme culturel ». « Ce qui a coutume de passer à la trappe sous la

notion marxiste traditionnelle de production économique », écrit-il alors, « c'est la production directe de 'politique', alors que toute classe gouvernante consacre une part significative de production matérielle afin d'instaurer un ordre politique. Aussi bien l'ordre social et politique qui maintient un marché capitaliste que les luttes sociales et politiques que ce dernier engendre sont nécessairement de la production matérielle. Depuis les châteaux, palais et églises jusqu'aux prisons, hopitaux et écoles ; depuis l'armement de guerre jusqu'à la presse contrôlée : toute classe gouvernante, sous diverses manières bien que toujours matériellement, produit un ordre social et politique. Ces activités ne sont jamais superstructurelles... La complexité de ce processus est particulièrement notoire dans les sociétés de capitalisme avancé où il est complètement non-pertinent de séparer 'production' et 'industrie' de la production, elle-même matérielle, de 'défense', de 'loi et d'ordre', de 'bien-être', d' 'opinion publique' et de 'divertissement'. En échouant dans l'appréhension du caractère matériel de la production d'un ordre social et politique, le matérialisme sélectif (et pour tout dire, bourgeois) a aussi échoué, et ceci de façon encore plus notoire, à comprendre le caractère matériel de la production d'un ordre culturel. Ce concept de 'superstructure' n'était donc pas une réduction mais une évasion ».

Cette idée-force l'a accompagné dans son travail de chroniqueur culturel au Guardian comme dans l'intérêt croissant qu'il a porté aux médias, dans leur enracinement historique, comme l'illustre son ouvrage « television : technology and cultural form ». Dès les années soixante, dans son ouvrage « Communications » (1962), il prenait parti dans le débat politique en formulant des propositions pour un contrôle démocratique des médias dans le cadre d'un programme socialiste

Edward. P. Thompson (1924-1993)

Thompson appartient, comme beaucoup d'universitaires hérétiques de sa génération, à un milieu familial marqué par une double empreinte religieuse et cosmopolite. Sa mère est américaine, élevée au Pays-Bas, fille de missionnaires. Son père, enseignant et missionnaire, séjourne en Inde au début du siècle où il se lie avec Nehru. Thompson débute sa carrière dans le Yorkshire, comme enseignant dans le cadre de la formation continue pour adultes (Workers Education Association). Il revendique de cet apprentissage au contact d'un public ouvrier une solide défiance pour l'histoire officielle, une attention à l'importance de la tradition orale; à la dignité des cultures populaires. Militant du Parti Communiste, Thompson séjourne en Yougoslavie et en Bulgarie dans l'après guerre. Il rompt avec le Parti Communiste en 1956 et deviendra l'un des fondateurs de la « New Left Review ». S'il prend graduellement ses distances avec le marxisme pour revendiquer à la fin de sa vie « L'esprit Whig » de résistance aux pouvoirs, mais « sans l'élitisme », Thompson restera un intellectuel engagé, se plaçant, au grand scandale de ses collègues, aux côtés des étudiants lors d'un conflit à l'Université de Warwick où il est en poste, participant activement dans les années quarante aux mobilisations pacifistes.

Parti d'une étude sur William Morris, le fondateur de la « Socialist League », le travail d'historien de Thompson peut se décrire comme le parti pris d'une histoire « par le bas », centrée sur la vie et les pratiques de résistance des classes populaires. Son ouvrage le plus connu est « La formation de la classe ouvrière britannique », classique de l'histoire sociale et réflexion sur la socio-histoire d'un groupe social. Dans une veine qui n'est pas sans parenté avec certains travaux d'historiens français (« Le carnaval de Romans » de Le Roy Ladurie),

Thompson a également réalisé une minutieuse étude du braconnage au 18^e, en montrant comment se noue autour des forêts britanniques des pratiques de résistance populaire à l'affirmation d'un droit absolu de propriété qui se construit contre les droits coutumiers des communautés villageoises sur le foncier. Ses derniers travaux rassemblent des études sur un ensemble de modes populaires d'action protestataires comme le Chari-vari,

(Liber a publié dans son numéro 16, 1993, un entretien avec EP Thompson.)

Stuart Hall 1932-

Jamaïcain d'origine, Stuart Hall est issu d'une famille qu'il définit comme « iddle -class ». Son père est employé de la « United Fruit », « Il était le premier jamaïcain à être promu pour tous les postes qu'il a occupé ». Hall insiste sur l'importance de l'expérience du colonisé, de la réaction à la posture paternaliste des britanniques à l'égard de sa famille dans la constitution de son identité. Il quitte la Jamaïque en 1951 pour poursuivre des études en Angleterre. A Oxford, il se lie tant aux militants nationalistes de nations colonisées qu'aux milieux de la gauche marxiste, sans adhérer au Parti Communiste.

Hall jouera – avec Charles Taylor- un rôle clé dans les débuts de la « Universities and Left review », à partir de 1957. A la même époque il prend un poste d'enseignant dans une école secondaire de Brixton, auprès d'élèves de milieu populaire, où il développe un projet pédagogique qui cherche à prendre en compte la réalité de leurs pratiques culturelles. Il se fixe alors définitivement en Grande Bretagne. Jusqu'à 1961 Hall consacre l'essentiel de son énergie à l'animation de la revue et de structures de la « nouvelle gauche ». Il commence

alors à enseigner les médias et le cinéma au Chelsea College de l'université de Londres. Il publie alors en 1964, avec Paddy, son premier livre « The popular arts » qui traite notamment du Jazz. La même année, Hoggart le sollicite pour l'accompagner dans la fondation du centre de Birmingham, dont il prendra la tête quatre ans plus tard. Selon Hoggart « Je ne suis pas un théoricien. Stuart Hall est un théoricien. Il est habituellement et par instinct un très subtil manieur de théorie, de sorte que nous complétons parfaitement ». Outre son considérable travail d'entrepreneur scientifique et intellectuel à Birmingham et dans les revues politico-intellectuelles (Dont la plus récente est « Sounding » qu'il contribue à lancer en 1995), l'œuvre de Hall prend d'abord la forme d'une production très abondante d'articles. Ceux-ci abordent une grande variété de sujets : de la rubrique « potins » du quotidien, aux photographies de presse, via la couverture médiatique des violences sur les stades en passant par le Punk. Mais une part significative de la production scientifique de Hall prend la forme d'un travail sur les concepts, en particulier mais non exclusivement, autour d'une réflexion sur la possible productivité des héritages conceptuels du marxisme. Il n'est guère facile de dissocier les textes plus directement politiques de Hall d'une composante de son travail qui serait purement scientifique, dans la mesure où de dernier s'est largement constitué en tant qu'intellectuel contre ce type de clivage, trouvant dans une forte capacité à saisir des évolutions politiques le point d'appui pour rédeployer les thèmes de recherche, dans ses recherches un support de ses prises de position dans l'espace public

Stuart Hall a intégré depuis 1979, l'« Open University », qui est la structure de formation continue du système universitaire britannique, fonctionnant en large part par le truchement d'en-

seignements audio-visuels. Il a joué dans les années quatre-vingt un rôle important dans la revue « Marxism Today ».

L'ouvrage de Morley et Kuan-Hsing Chen (1996) contient une bibliographie exhaustive des travaux de Hall ainsi qu'un entretien « biographique » très riche : « The formation of a diasporic intellectual » .

1990) le meilleur bilan critique des cultural studies.